

McGill Daily

FRANÇAIS

mardi 5 novembre 1996, vol.86 no.25

On s'en permet depuis 1977.



SPÉCIAL INTERDITS

L'ÉDUCATION, LE TRAVAIL ET LES JEUNES

Les 400 coups du Sommet sur l'économie et l'emploi

LOÏC BERNARD
ET ALÉXIS LACHAINE

La jeunesse s'appauvrit, le chômage frappe dur et les décrocheurs perdent espoir. Qu'ils soient au niveau secondaire, collégial ou universitaire, les étudiants semblent avoir des doutes quant à leur avenir au sein d'un « pays » qui ne peut plus subvenir à leurs besoins.

Ils veulent un message clair du gouvernement en ce qui concerne les frais de scolarité. On leur a dit d'attendre au Sommet Économique ; on leur a dit que cette conférence pan-qubécoise mettrait fin à l'incertitude. Ça n'a pas été le cas.

Le message de la Ministre de l'Éducation, Pauline Marois, et du Premier ministre du Québec, Lucien Bouchard, était d'attendre le mois de décembre pour savoir s'il y aura ou non une hausse des frais de scolarité. Comme prévu, ce message n'a pas été bien reçu par les deux représentants étudiants au Sommet.

Mécontents, Jézabel Palluy, présidente par intérim de la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ), et Étienne Gagnon, président de la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ), ont quitté le Sommet en guise de protestation.

Le sommet économique qui vient de se terminer s'avère ne pas avoir été assez satisfaisant. « On a dit que ce sommet était celui de la décision, explique avec émoi Monsieur Gagnon. On n'acceptera pas de nouvelle échéance. Les étudiants des Cégeps demandent un engagement clair sur la gratuité scolaire au collégial et le maintien des gels de frais de scolarité, comme s'était engagé le PQ en 1994. Là, ça va péter ! ».

Quant à Mlle Palluy, elle s'est dit déçue de la réponse du gouvernement. « On a été présent au premier Sommet en mars, on était présent aux États généraux, on a accepté de venir à cette table pour trouver des solutions, proposer des choses mais malheureusement on sent vraiment une fermeture de la part du gouvernement », a-t-elle affirmé.

Toutefois le gouvernement a tenu de pied ferme sa politique d'éducation et ce, malgré la décision de la FEUQ et de la FECQ de quitter la table de concertation. « J'ai été très claire, il n'y a pas de décision prise, et lorsque nous la prendrons, nous informerons les gens. Je vais tout faire pour ne pas avoir à aller vers une hausse des frais de scolarité ou des frais afférents. », a expliqué Pauline Marois. La ministre admet être désolée du départ des deux représentants mais ne modifiera pas

sa position en conséquence. « Ma réaction officielle, c'est que je n'aurai pas souhaité qu'ils partent. Il n'y avait pas de raison qu'ils partent en ayant jugé sur les faits, parce qu'il n'y a pas de hausse annoncée actuellement », a-t-elle poursuivie.

Ayant quitté la table de discussion, les étudiants cherchent de nouveaux moyens de se faire entendre. « Je pense qu'à partir de maintenant, en partant du fait que le gouvernement n'a pas encore voulu nous donner de garanties alors que ça fait six mois qu'on en manque, je pense qu'on va réévaluer notre plan d'action et nos échéances. Puis je vais vous dire qu'au niveau des moyens de

du Regroupement des jeunes gens d'affaires. De plus, les jeunes n'ayant aucune expérience, ont de plus en plus de mal à trouver de l'emploi ».

C'est suite à ces constatations que la Société québécoise de développement de la main d'œuvre (SQDM) a mis au point le « Régime d'apprentissage », qui crée un lien direct entre les entreprises et les étudiants de formation professionnelle. Réservé aux étudiants ayant au moins complété un troisième secondaire, le régime d'apprentissage se veut une alternative à la voie scolaire et plus précisément « une formation alternée école-entreprise ». Le jeune devient un apprenti dans une

entreprise tout en restant à l'école pour y recevoir une formation générale. Ceci étant, le jeune est supervisé par un travailleur de l'entreprise, « le compagnon », comme on en retrouvait dans la France du Moyen-Âge.

« Le régime d'apprentissage est intéressant car les petites entreprises qui sont membres du Regroupement des jeunes gens d'affaires ont de la difficulté à trouver de la main d'œuvre spécialisée, affirme Denis Lafrenière. Pouvoir former ces propres employés, c'est un bon plan ». Un problème qui subsiste cependant est celui des stages en entreprise. Ils se font de plus en plus rares car les entreprises n'ont pas les moyens de les offrir.

En effet seulement 18 643 stages ont été offerts à des étudiants du collégial alors que la population étudiante en formation technique en compte plus de... 75 000.

Même si les places seront maintenant assurées par le gouvernement, les représentants de la FECQ et de la FEUQ se disent encore inquiets. Ils notent que les salaires offerts aux apprentis seront inférieurs au salaire minimum, car ils ne gagneront que 40 % du salaire de base à leur

première année dans le programme et 80 % de ce même salaire à leur troisième année d'étude professionnelle.

On note par ailleurs que, outre les représentants des groupes étudiants, le plan du gouvernement a généralement été bien reçu par les invités du Sommet. Il n'en demeure pas moins que les chefs des partis d'opposition voient les jeunes comme les grands perdants du Sommet et sont déçus du gouvernement actuel. « Il y a des problèmes réels qui demeurent, affirme Mario Dumont, chef de l'Action démocratique du Québec. S'il y a un groupe qui ne sort pas gagnant du Sommet, je pense que c'est les jeunes. Tout le monde dit vouloir travailler pour les jeunes mais quand les jeunes font des propositions, on est pas prêt à les écouter », déplore M. Dumont. Les engagements qu'ont tenu le Parti Québécois n'ont pas été tenus, accuse de son côté Daniel Johnson, chef de l'opposition officielle. « Les jeunes sont des gens qui sentent avoir été contredit et trompés par le gouvernement, affirme le leader libéral. Le PQ a promi de geler les frais de scolarité pendant la campagne électorale mais maintenant il semble que Bouchard et Marois sont en train de mentir là dessus ».



Mr. Bouchard se sauve après son discours

Des masques pour la mascarade

JÉRÔME LUSSIER

Pendant que les nombreux intervenants du sommet socio-économique débattaient au chaud, quelques centaines de manifestants se sont réunis, dans le froid venteux de cette journée d'Halloween, pour protester contre ce qu'ils appellent le sommet de la Résignation. Menée par la coalition « Bas les Masques », la manifestation a rassemblé une foule bigarrée, où se mêlaient étudiants, chômeurs, professeurs discrets et anarchistes bruyants.

La coalition voulait dénoncer la « mascarade » du sommet socio-économique, cette « mise en scène de politique-spectacle » disait un fax envoyé au *Daily*. On reproche surtout au gouvernement Bouchard de ne pas permettre à tous de s'exprimer au sommet.

« On manifeste à l'extérieur à défaut de pouvoir le faire à l'intérieur » faisait remarquer Laila Inksetta, étudiante en anthropologie à l'Université de Montréal. Son département, comme ceux d'architecture, de design industriel et de travail social, a d'ailleurs voté en faveur d'une grève de trois jours afin de protester contre le dégel probable des frais de scolarité.

Plusieurs étudiants du cégep étaient aussi au rendez-vous, comme Mélanie, de Saint-Laurent, qui déclare pour sa part que « si on leur donne un bout, ils prennent tout ».

Ces commentaires reflètent bien l'atmosphère de peur et d'incertitude qui planait au-dessus de la foule. Pour des raisons différentes, tous ces gens sont venus

manifestar leur inquiétude en

face d'un processus qu'ils ne comprennent pas, et dont les résultats font peur. Partout on scandait des refrains à teneur sociale, comme « Bouchard, arrête ton char, pas de société privatisée, pas de société à bon marché ! » et les multiples « l'économie sur le dos des démunis ! » On se sentait exclus du forum, et très sceptique quant à la défense de ses intérêts.

Les attaques principales sont surtout dirigées vers les « grandes entreprises dont les profits sont à la hausse, qui bénéficient d'abris fiscaux et de reports d'impôts, et qui effectuent des mises à pied. » On leur reproche de contrôler le sommet pour servir leurs fins, et de faire fi des programmes sociaux. Comme le faisait remarquer un manifestant, l'objectif du gouvernement semble être de transformer les programmes publics en programmes communitaires, où les salaires sont considérablement plus bas.

Bref, si on reconnaît qu'il faut couper quelque part (ce qui n'est pas toujours le cas), on souhaite voir le gouvernement épargner les programmes sociaux et l'éducation.

La toile de fond demeure cependant la « mascarade ». On accuse avant tout le gouvernement de tromper les citoyens par une « façade de concertation publique... qui renforcera le règne du profit et de l'appauvrissement. »

Malheureusement, tant que les foules seront aussi peu nombreuses, on peut douter de l'impact réel de ces manifestations. Et si tout ceci n'est effectivement qu'une grande mise en scène capitaliste, il faut croire que la majorité des Québécois n'y voit encore que du feu.

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP), de la Presse étudiante du Québec (PEQ).

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

COORDINATION DU NUMÉRO SPÉCIAL
JÉRÔME LUSSIER
MAUDE-ITÉ LAPARÉ
NADINE BALADI
MARTINE (CIE T'AME) DUROCHER

LE MCGILL DAILY FRANÇAIS

rédaction en chef
Marc-Antoine Godin
rédaction nouvelles
Loïc Bernard
rédaction culture
Magali Boiesier
Louma Attalah
mise en page
Loïc Bernard
Olivier Élia
Albert Albala
correction
Maude Laparé
Maman Bernard
Flour (sweet 18) Fauret

collaboration
Pierre Angers-Nguyen
Isabelle Rivet
Martin Witdouch
Alexis Lachaine
Philippe LeMay-Boucher
Robert Keller
Richard P. Henri
Louis-Philippe C. Girard
Vanessa Philippe
Emily Rawlinson
Tristan E. Landry
Le Grand Fromage

photographie
Sophie Mayes (gras merci)

LE MCGILL DAILY
coordination de la rédaction
Idella Sturino
gérance
Marian Schrier
assistance à la gérance
Jo-Anne Pickel
publicité
Boris Shedov et Lettie Matteo
photocomposition et publicité
Mark Brooker

L'usage du masculin dans les pages du McGill Daily Français vise à alléger le texte et ne se veut nullement être discriminatoire.

RÉDACTION
3480 McTavish, bur. B-03,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6784/5
Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ
3480 McTavish, bur. B-07,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318



NOUS INNOVONS !
VOUS POUVEZ MAINTENANT VOUS
INFILTRER DANS L'INTIMITÉ DU
MCGILL DAILY FRANÇAIS EN NOUS
ÉCRIVANT DIRECTEMENT PAR LE
BIAIS DE NOTRE ADRESSE
ÉLECTRONIQUE:
DAILY@GENERATION.NET

Défense de stationner, défense de fumer, défense de faire l'amour en public : à chaque coin de rues on se frappe à un nouvel interdit. En effet, ces interdits semblent nous mettre des bâtons dans les roues plutôt que de nous faire avancer.

A quel point ces interdits sont-ils justifiés ? Peut-on les différencier des tabous et des préjugés ?

Ce numéro spécial tente humblement de commenter, et non pas d'élucider, les multiples règles de nature légale, sociale et culturelle, qui bombardent

notre vie de tous les jours. Pour une fois, le voile est levé. Des journalistes se sont penchés sur la question en souhaitant sortir des sentiers battus.

Pourquoi un

dirait Denys Arcand. Parce que l'Homme veut des réponses et pense les trouver dans la pleine possession de sa liberté.

Pourquoi un spécial interdits ? PARCE QUE PERSONNE NE NOUS EN EMPÊCHE!!!

Jérôme Lussier
Maude Laparé
Martine Durocher
Nadine Baladi
coordonateurs du numéro spécial.

Les interdits envers et contre tous

spécial interdits ? Parce que notre monde, sans cesse rapetissant, nous force plus que jamais à reconsidérer notre morale, nos vues sociales, notre conception de l'ordre. Parce que l'autorité, comme les institutions sur lesquelles elle s'appuie, est de plus en plus remise en question. Symbole de déclin,

LA GUERRE DES MONDES

JÉRÔME LUSSIER

L'histoire du monde pourrait se résumer par l'histoire de ses interdits. Chaque époque a connu ses tabous propres, ses limites particulières quant à l'expérience qu'elle pouvait faire de la réalité. Depuis toujours, l'être humain trace une ligne, arbitraire puisqu'en perpétuel changement, entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas, que ce soit au plan moral, légal, religieux ou coutumier. L'obligation religieuse est devenue l'obligation athée, le conformisme imposé d'antan s'est changé en culte de la différence, et plus ça change, plus c'est pareil. L'interdit se modifie, mais demeure.

La règle, de quelque nature qu'elle soit, est une limite qu'on ne peut franchir sans conséquences. Elle

encadre nos actions, et détermine un espace précis où la vie peut être libre : au-delà des frontières c'est le mal, à l'intérieur, le bien. On la retrouve partout, et pourtant il semble qu'elle puisse être légitimement remise en question.

Le dilemme que pose l'interdiction est crucial, puisqu'en restreignant notre liberté, elle maintient l'ordre. Faut-il donc voir la société disparaître au profit d'une liberté totale pour chacun, où plutôt maintenir en vie un système basé sur une expérience biaisée de la réalité ? En niant une partie de la nature de l'homme, on construit en effet sur des bases illusoire. Le résultat est un système fragile, constamment menacé par cette humanité réprimée. Au rythme des révoltes, le système se modifie pour laisser les plus forts gouverner, sous le couvert d'une justice démocratique. Aujourd'hui, c'est l'argent, hier c'était le sang, qui sait ce que ce sera demain ? L'intelligence que souhaitait Platon ? Chacun impose ses règlements, ses arbitres, bref, sa vision du monde. Malheureusement, on est en général loin de la réalité.

La peur de voir le système s'écrouler est forte. Nous sommes confortables dans nos illusions, et la santé mentale se situe en général de leur côté. La vraie peur, au fond, c'est de découvrir que rien ne tient, que rien ne survit à l'examen approfondi de ses fondations. Nos modes sont passagères, nos lois sont transgressées puis changées, nos morales passent. À y regarder de plus près, la vérité semble le plus souvent une affaire de rhétorique, un déploiement démagogique qui enlène les cerveaux vers le Nord qu'on choisit. Même les

tabous les plus enracinés ne survivent pas à l'analyse : pourquoi ne pas coucher avec sa cousine ou avec sa soeur si on évite les risques de malformations par une contraception appropriée ? Qui ne tuerait pas cinq inconnus plutôt que de voir mourir un ami proche ? Sur quelles fondations reposent ces préceptes ? La seule loi qui tienne vraiment, c'est la nôtre.

Le danger d'un tel chaos est évident. Aucun système ne survit à la destruction de ses tabous et interdits : on qualifie d'ailleurs la chose de décadence. Car si la liberté y est effectivement respectée, elle s'auto-détruit rapidement. Le monde dégénère en guerre totale, et, selon le modèle de Hobbes, on se retrouve prisonnier de la violence.

La seule façon de préserver la société est donc d'établir des limites, histoire de garder le contrôle, de prévoir ce qui se passera demain. Le problème, c'est que les gens acceptent, comme des moutons, les lunettes du pouvoir. On adopte gaiement les principes du plus fort, on les intériorise au point qu'on finit par les croire inaltérables ou sacrés. Inconscients, les gens défilent en toute confiance dans le couloir étroit de leurs conceptions. Ils ont basé leur vie sur quelques tabous, quelques interdits, et les voilà confortablement installés dans leur secte, dans leur gang, dans leur famille, dans leur couvent, dans leur piquerie, dans leur bordel ; dans leur niche microscopique. Et chaque fois qu'on les remet en cause, c'est le raz-de-marée.

Que faire alors, si on ne peut éliminer les interdits dans la société mais qu'on refuse d'être mouton ? On se détache, on s'exile. On s'éloigne en soi-même de ce monde factice, qu'on finit par

SOMMAIRE

- 1. LES « 400 COUPS » DU SONNET SUR L'ÉCONOMIE ET L'EMPLOI
- 2. DES MASQUES POUR LA MASCARADE
- 3. LA GUERRE DES MONDES
- 4. LA SOUTANE ET LE JUPON
- 5. LE GOUVERNEMENT NE REGARDE PAS DES DEUX CÔTÉS DE LA RUE
- 6. EN LA SOUMISSION ET CHAOS
- 7. PANNEAUX DE SIGNALISATION SUR L'INFOROUTE
- 8. À L'AUBRE DU TOUT PERMIS
- 9. RAVE, QUEL VOYAGE
- 10. TÉLÉFILM CANADA NE VIENT RIEN SAVOIR DE FALARDEAU
- 11. VIERGE OFFENSÉE
- 12. LITTÉRATURE : CÔTÉ LIBRE
- 13. MOTOREPORTAGE
- 14. QUI SAINE NE JOUAL L'USAGE DU MASCULIN...
- 15. LES FESSES SERRÉES, LE SOUFFLE COURT
- 16. OÙ SONT LES ADAM ET ÈVE
- 17. LE SEXE DES ANGES TABOU ZILÉ LA RELATION
- 18. AVEC UN GRAND "P" MINUEUX
- 19. ACCIDENTS INTERDIT

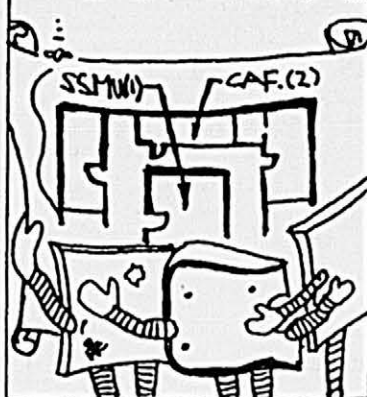
mieux comprendre de l'extérieur. On se crée un espace intérieur où ce sont nos lois qui piment.

La seule liberté est donc intérieure. Elle est dans le détachement, le scepticisme distant et critique. C'est l'unique demeure d'une liberté sauvage. Le reste n'est que compromis, faiblesse, abdication. Quand on s'empêche de tout faire, il faut regarder devant soi, mettre ses œillères et espérer que rien ne nous surprendra au détour pour tout remettre en question. Quand on se permet tout, la vie est riche, complexe et fascinante, même si on finit en prison ou à l'hôpital. Mais ça... on s'en fout.

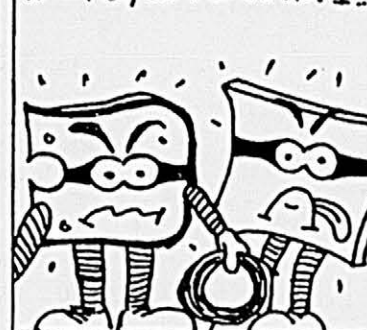
MISSION IMPOSSIBLE

LA SSMU DANS L'EAU ? L'EAU CHAUDE ? UNE ENVELOPPE CONTENANT DES CHOSES INTERDITES EST EN SÉCURITÉ DANS LES LOCAUX DE LA SSMU. LE GRAND FR. ET SES TWITS, BIEN INFORMÉS PAR TRISTAN... OUPS ! PAR UNE SOURCE, PASSENT AU JEUX

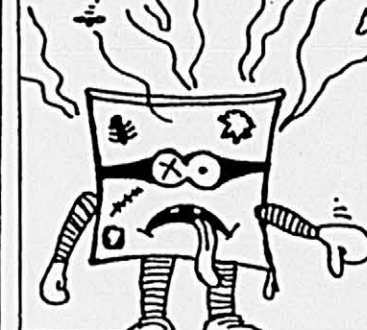
LE PLAN D'ATTAQUE...



LE GRAND FROMAGE ET KEV ONT LA DIFFICILE TÂCHE, LE PLAN No. 1...



ET GROLEAU, LE FROMAGE AVARIÉ, PLAN No. 2...



LES FEMMES DANS LA RELIGION CATHOLIQUE

LA SOUTANE ET LE JUPON

MARTINE DUROCHER

L'Église catholique semble avoir de la difficulté à s'adapter aux changements sociaux. L'émancipation de la femme réussit à ébranler les solides fondations de la grande et prestigieuse institution de Rome. En effet le pape a récemment fait des excuses publiques aux femmes concernant l'oppression qu'elles ont subi au sein de l'Église durant les deux millénaires. Malgré une plus grande place donnée à la gent féminine, le Vatican refuse toujours catégoriquement le droit aux femmes d'accéder à la prêtrise. De plus, le pape maintient sa position contre l'avortement, le divorce et la pilule contraceptive.

Mais comment une communauté religieuse majoritairement composée d'hommes peut-elle prendre de telles positions face à des questions auxquelles des femmes sont surtout confrontées? « Je suis d'accord qu'il y a un gros problème, confie le prêtre

Richard Wallot, curé à la paroisse Ste-Rose-de-Lima. Il existe déjà plusieurs commissions à Rome où des couples sont interrogés par rapport à leur vie familiale. Mais l'effort fourni n'est pas suffisant pour que la réalité de tous les jours y soit convenablement représentée ».

Le divorce, pratique de plus en plus répandue, est toujours un interdit inébranlable dans la religion catholique. « L'Église a de grands pas à faire pour comprendre la réalité que vivent les couples divorcés, explique l'abbé Wallot. Autrefois, un mariage durait à peine 20 ou 25 ans et prenait souvent fin avec la mort prématurée d'un des membres du couple. Aujourd'hui, avec une grande pression sociale et une longue espérance de vie, l'Église doit comprendre et accepter ses erreurs ».

Le pape a d'ailleurs pour la première fois choisi une femme pour le

représenter au Sommet international de Pékin l'an dernier. D'un autre côté, il refuse toujours l'accès des femmes à la prêtrise. La raison? Jésus-Christ a choisi librement douze apôtres hommes pour faire passer son message. A-t-il pris cette décision par conformisme à la mentalité de l'époque? Personne ne le sait. « Le pape ne se sent pas autorisé à faire un tel changement mais on sent qu'il voudrait bien le faire », confie Monseigneur Lebel, du diocèse de Valleyfield. « Pendant 20 siècles, l'Église a compris que le Christ voulait que ce soit des hommes. On ne peut pas tout changer du jour au lendemain », poursuit Mgr. Lebel.

Par ailleurs, la déclaration de Rome contre l'utilisation de contraceptifs chimiques avait pris tout le monde par surprise. En effet, sur quel principe se base le Vatican pour prendre une telle position? Tout en prônant les méthodes naturelles de contraceptions, pourquoi le pape interdit-il les moyens pratiques pour éviter les grossesses indésirées? Monseigneur Lebel explique cette position du Vatican de la

façon suivante: « Les moyens mécaniques et chimiques de contraceptions peuvent être une puissante méthode d'oppression du Premier Monde vis-à-vis le Tiers-Monde. En effet, l'Occident tente de stériliser les pays sous-développés pour ne pas avoir à partager. Il a peur que le Tiers-Monde devienne trop peuplé. », analyse Monseigneur Lebel. Ce dernier croit en outre que les méthodes naturelles permettent aux plus démunis d'acquiescer une certaine indépendance.

Cette ligne de pensée est compréhensible mais elle ne s'applique pas à toute la communauté catholique. En effet, les autorités ecclésiastiques soutiennent que ces méthodes naturelles, au contraire, valorisent les femmes. En lui permettant, entre autres, de protéger son corps contre les désirs sexuels des hommes...

Afin de pouvoir un jour être reconnu à sa juste valeur, les femmes doivent aujourd'hui occuper toute la place qui leur est permise. Comme dirait Mgr Lebel: « il faut rattrapper la voiture avant de la dépasser. ».

CODE DE LA ROUTE

Le gouvernement ne regarde pas des deux côtés de la rue

TRISTAN-E. LANDRY

Le Québec: pays de la « société distincte », pays de la poutine, mais aussi le pays du code de la route le plus contraignant en Amérique du Nord. Effectivement, si vous ne l'avez pas encore remarqué, le gouvernement québécois se fait très « paternaliste » envers ses conducteurs et ses piétons; on peut même pas traverser une rue ou conduire jusqu'au coin de la rue sans s'en rendre compte. Des pancartes pour vous dire d'attacher votre ceinture, des logos sur les trottoirs pour vous dire de traverser à tel endroit; l'attitude du « fait-ci, fait ça » du Gouvernement québécois montre un flagrant manque de respect envers le sens de jugement des citoyens.

De toutes les provinces canadiennes, le Québec est la seule à interdire le virage à droite sur un feu rouge à ses automobilistes. Pourquoi? Selon les dires de la Société de l'assurance automobile du Québec (SAAQ), cette loi fut instaurée pour protéger les piétons qui traversent la rue. Pourtant, en dépit de cette loi, les voitures continuent de passer sur les pieds de chacun à chaque traversée piétonne. Le fait d'attendre 15 secondes inutilement au feu rouge rend les conducteurs tellement pressés de

faire leur virage qu'ils en oublient complètement les piétons qui ont eu le malheur de s'engager dans l'intersection alors que le bonhomme rouge clignotait.

Que dire aussi de cette nouvelle campagne publicitaire du Gouvernement québécois pour discipliner les piétons, tout particulièrement ceux vivant dans la grande région montréalaise. De toutes les administrations du monde, celle de la Province du Québec est probablement la seule à dépenser des sommes faramineuses pour s'assurer que les piétons traversent entre les deux lignes blanches aux coins des rues. Du véritable « paternalisme » à son extrême: qu'on laisse les gens s'aventurer dans la jungle urbaine à leurs propres risques.

D'ailleurs, le problème ne se trouve pas chez les piétons. On traverse au beau milieu des rues depuis des années dans toutes les grandes villes de la planète, de Paris à New-York, sans que les gouvernements s'en soucient plus qu'il ne faut.

Le problème du gouvernement québécois, c'est qu'il veut trop faire en imposant des interdictions à outrance. Toutefois, il ne sait pas vraiment comment s'y prendre. Plutôt que de mettre de l'argent dans des publicités gaga et de mettre de l'avant des règlements inutiles, le gouvernement devrait plutôt s'assurer que ses conducteurs disposent des connaissances

nécessaires pour affronter les périples de la route.

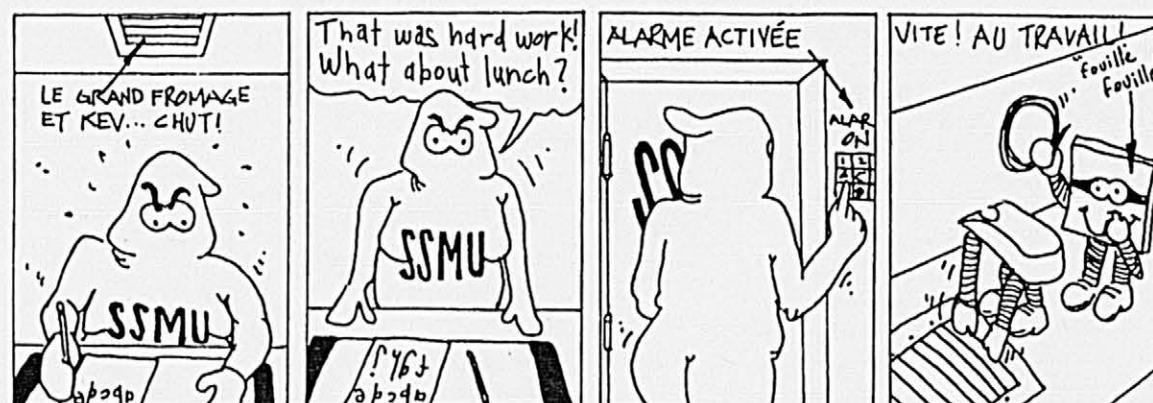
Comparativement à l'Ontario, le Québec ne se fait pas très contraignant en ce qui concerne l'acquisition d'un permis de conduire. Depuis quelques années déjà, la SAAQ a conclu que les nouveaux conducteurs québécois n'avaient plus besoin de cours théorique, plus besoin d'apprendre les rudiments de la conduite automobile. Alors qu'en Ontario, un nouveau conducteur doit suivre un cours de conduite obligatoire

avec au minimum 25 heures de conduite pratique et 10 heures de cours théoriques, le nouveau système de la SAAQ n'oblige presque plus rien aux prétendants au permis de conduire. L'important, de prétendre la SAAQ, c'est que ça ne soit pas trop difficile d'avoir un permis de conduire. De savoir de quelle couleur est un panneau de signalisation, ou de savoir qu'il est interdit de doubler sur une ligne continue, ça n'a pas vraiment d'importance pour la SAAQ.

Donc, avec le présent système, nous héritons de ti-culs de 16 ans qui se baladent en Eagle Talon à 165 km/h sur le boulevard Métropolitain à trois heures du matin. Pour ces derniers, le gouvernement ferme les yeux. Toutefois, il faut s'assurer que les gens respectent le bonhomme blanc aux feux de circulation, sinon, on leur donne un « ticket » de 25 dollars pour leur infraction commise. La justice n'est pas une marque de yogourt...



PHOTO : SOPHIE MAYES



SUITE EN PAGE 4

SPECIAL 4 INTERDIIS

SUITE EN PAGE 6

L'EFFRITEMENT DU CONCEPT D'OBÉISSANCE

Entre soumission et chaos

MAUDE LAPARÉ

En décembre 1995, le monde a été secoué par une nouvelle atroce. La France, la Suisse et le Québec sont restés sous le choc à l'annonce de la mort aussi soudaine que mystérieuse de 18 membres de la secte de l'Ordre du Temple solaire. Pour des raisons non encore identifiées, il semble que ces personnes se soient pliées à l'autorité d'un gourou, aient accepté de le suivre en Suisse et de se donner la mort avec lui.

La raison d'un tel choc tient peut-être à la soumission inconditionnelle des membres, soumission en contradiction avec la tendance actuelle des individus à faire fi des règles établies. Si tout le monde s'entend pour dire que l'obéissance n'est plus ce qu'elle était, il reste difficile de se prononcer sur l'avantage ou le désavantage de la chose.

Scientifiquement parlant, certains chercheurs ont tenté de prouver que l'homme possède une faculté d'obéissance qui lui est inhérente. Et ils y sont parvenus jusqu'à un certain point. C'est le cas du docteur Milgram, psychosociologue américain, qui a étudié, dans les années 50, le processus de soumission à l'autorité. En effet, il a placé des individus dans une situation fictive de conflit entre leur conscience et l'autorité. Le résultat fut univoque: sur les 720 individus soumis à l'expérience, aucun n'a refusé d'administrer des chocs électriques à un acteur jouant le rôle de cobaye. Tous se sont conformés à ce que leur demandait l'expérimentateur et ont obéi en dépit des supplications de la victime.

Une donnée aussi impressionnante ébranle certaines convictions. L'homme n'est peut-être pas aussi libre et maître de ses actes qu'il ne le pense; au contraire, il semble avoir une propension extrême à la soumission. À bien y réfléchir, d'ailleurs, cette donnée ne se limite pas aux expériences scientifiques. Entre 1939 et 1944, de nombreux chefs nazis ont envoyé des milliers d'hommes aux camps d'extermination. Il est évident que, dans de tels cas, l'obéissance a bel et bien pris le dessus sur la conscience individuelle.

Cependant, si on observe la soumission aux lois et interdits divers qui limitent notre vie de tous les jours, on se rend compte que l'autorité des parents, des dirigeants politiques et de l'Église est de plus en plus remise en question et contestée. Aujourd'hui, l'obéissance est un concept qui s'effrite et qui risque bientôt d'être une espèce en voie de disparition.

Dès lors, s'il s'agit scientifiquement d'une faculté inhérente à l'homme, on peut s'interroger sur les raisons de cet étiolement.

Tout d'abord, il y a la valorisation croissante de la faculté de juger et de

s'exprimer. Cette liberté permet de plus en plus à l'homme de prendre conscience de ce qu'il est, de ce qu'il veut et des moyens qu'il doit prendre pour l'obtenir. L'obéissance n'est donc plus aussi systématique.

Par ailleurs, les tenants de l'autorité, par le fait de cette faculté de juger, perdent de plus en plus leur autorité incontestée. Par l'intervention des médias ou du simple jugement critique des individus, parents, chefs d'État, leaders religieux, patrons d'entreprise ou autres dirigeants, hommes et femmes, tous ont perdu une grande partie de leur crédibilité et de leur charisme. Il est aujourd'hui plus difficile de soulever les foules qu'il ne l'était il y a cinquante ans. Dès lors, le charisme des tenants de l'autorité diminue,

Législation sur l'Internet ?

Panneau de signalisation sur l'InfoRoute

ROBERT KELLER

De nos jours, il est devenu presque impossible d'éviter le domaine de l'informatique. Dans les années 90, au lieu de composer à la dactylo (ou pire, au stylo), d'envoyer une lettre, de lire un journal ou un magazine, on a dorénavant la possibilité, voire l'obligation dans certaines circonstances, d'utiliser un traitement de texte, de communiquer par « e-mail », ou encore de « surfer » sur Internet. Personne ne peut nier que, dans la plupart des cas, ces avancées technologiques ont permis une augmentation considérable de la vitesse avec laquelle l'information peut maintenant circuler autour du monde. Cela implique une hausse de la productivité au niveau économique et éventuellement, une hausse de la qualité de vie.

Mais ce phénomène de l'informatisation, en dépit de ses avantages évidents, ne renferme-t-il pas aussi certains dangers majeurs ? Certains commencent par exemple à s'inquiéter de cette libre circulation de l'information, en y voyant un premier pas vers l'anarchie.

Tout comme l'invention de la presse typographique par Gutenberg au XVI^e siècle, Internet représente aujourd'hui une véritable démocratisation de la communication et, par conséquent, une menace potentiellement sérieuse pour l'emprise des autorités publiques sur la circulation de l'information écrite. Internet permet à n'importe qui ayant accès à un ordinateur branché sur le réseau de diffuser n'importe quelle information, n'importe où et n'importe quand, à des frais minimes, parfois même nuls. Ceci porte donc atteinte à la souveraineté des gouvernements

l'obéissance inconditionnelle à leurs lois est remise en question. Personne aujourd'hui, au Canada, n'accepterait de suivre Jean Chrétien à la conquête d'une autre nation, de partir en croisade pour l'Église catholique ou de se sacrifier pour sauver l'honneur de leurs pères, tout cela sans aucune revendication.

Finalement, l'effritement de l'obéissance au Canada est aussi le résultat de la diminution de l'impact des forces coercitives. Les amendes et les châtiments divers pour avoir enfreint les règles ne font plus peur à personne. Dans certaines familles, d'ailleurs, les punitions ont totalement disparu, laissant ainsi, dans l'esprit des enfants, la liberté de choisir s'ils veulent enfreindre les règles ou non. Seule la

prison constitue encore, de nos jours, une représentation de l'autorité.

En résumé, si on constate une diminution de l'obéissance dans la société, celle-ci semble être due à l'augmentation de la liberté individuelle de penser, à la diminution du charisme des dirigeants et à un affaiblissement des forces coercitives qui poussent habituellement à se conformer aux règles.

Néanmoins, si cette diminution est constatée, il apparaît difficile de se prononcer sur l'effet positif ou négatif de la chose. En effet, d'un côté les individus sont plus critiques vis-à-vis de l'obéissance aux lois, mais de l'autre une telle prise de conscience peut mener à des abus et entraîner une forme de chaos au sein de la société.

Bien sûr, nous n'en sommes pas encore là, mais l'amplification du phénomène pourrait nous y mener. Dès lors, entre chaos et obéissance naïve, il est difficile de se prononcer. Il faut sans doute parvenir à un juste milieu, mais où se situe-t-il ? C'est une question à laquelle nous devons répondre au cours de la prochaine décennie, si nous ne voulons pas nous trouver aux prises avec une société régie par la loi de la jungle.

Quelqu'un m'a un jour fièrement dit: « Les lois sont faites pour être enfreintes ». Il faut espérer que cela ne deviendra pas le mot d'ordre des générations futures et que les gens n'auront pas bonne conscience à transgresser les règles qu'on leur imposera.

nationaux, qui se trouvent dorénavant privés de la possibilité d'appliquer des lois portant sur la circulation de l'information. Après tout, Internet est un réseau international sans frontières. Et encore faut-il que telle législation existe...

Au contraire, dans de nombreux cas, les outils législatifs sont loin d'être constitués. Peut-être en raison de la relative nouveauté des questions Internet, les gouvernements, malgré un discours de préoccupation, ont pris très peu de mesures concrètes. On peut mentionner, bien sûr, les tentatives de l'an dernier du Vice-président américain Gore d'assurer « un minimum d'égalité » en réclamant la nécessité d'une réglementation de l'Internet (*Le Monde Diplomatique*, novembre 1995).

Aux États-Unis, le premier amendement à la Constitution, qui protège explicitement la liberté de communication, rend ce genre de réglementation très épineuse.

L'Electronic Frontier Foundation, le lobby de Mitch Kapor, co-fondateur multi-millionnaire de la société de développement de logiciels Lotus, se classe parmi un nombre important d'organismes bien financés, tels AT&T, MCI, Bell, IBM, Apple et Microsoft, qui ont revendiqué l'extension des garanties du premier amendement aux réseaux électroniques, sous prétexte qu'une réglementation dans ce domaine entraverait la liberté d'expression, droit fondamental dans une démocratie libérale. Bien sûr, leur motivation n'est évidemment pas que philanthropique, mais aussi et surtout économique: maintenir un libre accès

à Internet aujourd'hui se traduira, d'ici quelques années, quand presque tous y seront branchés, par un marché phénoménal de consommateurs de produits et de services informatisés.

Même au Canada, un pays qui se distingue de son grand voisin du sud par une attitude plus ouverte à la censure de certaines idées (exemple: la législation anti-diffamatoire d'il y a quelques années), le gouvernement ne démontre pas une véritable maîtrise de la question de la législation au niveau de la circulation d'informations sur Internet. Selon Theodora Samiotis, attachée politique de la députée fédérale Elena Bakopanos, le gouvernement canadien se penche actuellement sur cette question. Le ministère de l'Industrie à Ottawa a formé le Comité consultatif sur l'autoroute de l'information il y a deux ans pour examiner, entre autres, la question de la possibilité de légiférer dans le domaine de l'Internet.

Malheureusement, malgré cette bonne volonté, le Comité, présidé par l'ancien recteur de l'Université McGill David Johnston, ne vient de publier son rapport qu'il y a quelques semaines, et aucune proposition législative n'a encore été soumise pour considération au Parlement. Il semble peu probable que le gouvernement actuel puisse adopter quelque loi que ce soit au sujet d'Internet d'ici la fin de son mandat, surtout si les élections sont tenues au printemps prochain, comme certains l'ont prévu.

La difficulté fondamentale pour le gouvernement, affirme Mme Samiotis, est l'aspect international du dossier. En fait, puisqu'Internet consiste en un réseau international, il faut un effort

international concerté pour pouvoir venir à bout de cette question. Par exemple, interdire la diffusion de littérature diffamatoire ou pornographique au Canada n'empêcherait aucunement la diffusion en provenance d'autres pays et pour le moment, il n'existe aucun moyen de bloquer la réception d'information par Internet.

Paradoxalement, cette faiblesse de la part des gouvernements à agir de façon décisive afin de limiter la circulation d'informations dites « indésirables » ne devrait peut-être pas être vue comme si inquiétante, surtout lorsqu'on considère la question de la véritable utilité de ce genre de censure. En effet, au-delà du discours anarcho-libéral qui réclame l'invulnérabilité de la liberté d'expression, certains vont jusqu'à prétendre que censurer la haine est en fait anti-productif car ce faisant, on pousse les propagandistes à se retirer de la vue du grand public, ce qui rend la tâche de la surveillance de ces derniers d'autant plus difficile.

Au contraire, affirment d'autres, il vaut mieux laisser Internet s'auto-censurer. En effet, on remarque une auto-censure féroce dans les « communautés virtuelles », ou « chat groups »; toute idée contraire aux mœurs du groupe y est vivement critiquée, alors que le porte-parole de cette idée se trouve rapidement exclus du groupe. Devant l'apparente incapacité des autorités publiques, et moyennant l'invention d'un genre de « V-chip » pour ordinateur qui permettrait d'intercepter et de bloquer les informations jugées indésirables, on devra se contenter de ce genre d'auto-censure, du moins durant les prochaines années.

LA SCÈNE UNDERGROUND

A l'aube du tout-permis

NADINE BALADI

C'était un phénomène marginal, il y a cinq ans. Depuis peu, cependant, le phénomène du « underground » gagne de la popularité dans la communauté montréalaise et s'est presque trouvé un créneau dans le courant dominant.

Sans s'imposer des caractéristiques bien définies, la scène souterraine comprend à la fois des clubs fétiches, des clubs *afterhours*, des *Raves* et des *Nights* dont la clientèle comprend tout aussi les singuliers de Juan et Juanita

que les assimilés du GAP. Est-il concevable que ces différents types d'individus aient trouvé, dans une atmosphère commune, un air qu'ils puissent tous respirer?

Une D.J. reconnue dans le milieu des *Raves* affirme que « ceux qui choisissent la scène du « underground » s'attendent à une expérience non-conforme. En principe, ce qui donne à un bar ou à un party l'allure de l'alternatif, c'est tout simplement son décor distinct, sa musique originale, et sa foule hétérogène: éléments rarement vus car non-désirés sur la rue Crescent.

L'ambiance offre le sentiment d'être en dehors de la norme, et c'est cela que la clientèle recherche. »

Le Fétish Café est un de ces endroits non alcoolisés qui favorisent cette non-conformité, en jonglant avec l'idée autrefois taboue du fétichisme. Même si aujourd'hui peu y accourent à la fin d'une longue journée de comptabilité, le Café pense malgré tout attirer les plus prudes.

Le Café, créé il y a un an, souhaite rendre plus accessible la pratique du sado-masochisme et des jeux

de domination/soumission, tant aux curieux nouveaux-venus qu'à l'équipe maître/esclave plus expérimentée. Sylvia, une des gérantes du Fétish Café explique: « Les premiers vendredi de tous les mois, nous offrons des soirées *Explore* où nous encourageons ceux qui ne sont pas confortables avec la pratique du fétichisme à tenter l'expérience. Les scènes de fouettage ne sont pas aussi expressives qu'à l'habitude, et le vestiaire permet à tous de se familiariser avec la tenue typique du fétichiste »

À l'exception de ces soirées d'initiation, aucunes limites ne sont imposées sur les gestes et jeux des clients. Le bordel? Pas du tout. L'atmosphère est conçue pour encourager les échanges non-violents dans une salle médiévale parsemée de divans où la musique n'empiète pas sur la conversation. « Puisque les clients recherchent le même plaisir, rien ne peut justifier l'anticipation de problèmes. Bien que d'âges différents et de styles éclectiques, ils s'entendent sans nécessairement vocaliser leur désirs. Si, au contraire, le café fétish imposait des limites aux clients, je m'inquièterais, à ce moment-là, de leur dissatisfaction » ajoute Sylvia.

Bien entendu, l'option Fétish Café

offre une ambiance plutôt avant-garde dans le domaine des sorties de fin de semaine. Ces clubs à thèmes moins provocateurs, tels Sona ou Playground, sont-ils, pour leur part, des clubs typiques à l'exception de rester ouverts « après-fermeture »?

Jonathan, épris de cette scène, justifie son choix: « J'arrive à mon appart., après le travail, vers 21hrs; je fais une sieste et vers trois heures, je descends et je danse sans arrêt. J'aime bien l'idée de rentrer chez moi, par la suite, quand le reste de la ville de Montréal se dirige vers son boulot, au lever du soleil » Pour les couche-tards, les bars *afterhours* donc semblent tout simplement parfaits!

Jonathan n'est pas le seul à avoir adopté ce mode particulier de vie sociale. Un club comme Sona se voit fréquenté par une clientèle diversifiée, de l'hétérosexuel à l'homosexuel en passant par tout autre type d'orientation. C'est ce climat hétérogène qui est apprécié de tous. « Les portiers ne refusent personne à cause de leur style ou de leur couleur de cheveux, qu'ils portent un téléphone cellulaire ou non » remarque Olivier, jeune avocat qui apprécie l'atmosphère souterraine autant que Jonathan. « Les autres bars sont plutôt des parades de modes où la clientèle n'apprécie que la musique qu'elle connaît déjà. Quand je vais à un *Rave*, c'est pour danser à un rythme endiablé, que je sois familier avec la

musique ou non » soutient Olivier. En effet, la réputation macho et *meat-market* de boîtes telles que Sir Winston Churchill ou Club Mercedes n'est pas le moindre présent dans le milieu *underground*.

« Malheureusement, concède la D.J., Montréal n'est pas une ville assez grande pour permettre la présence de plus de deux clubs *afterhours*, et encore-là, ces clubs deviennent de plus en plus commerciaux. Si l'on cherche une scène vraiment singulière, moins commune, c'est maintenant dans les *Nights* seuls (semblables aux *Raves*, mais plus rares et moins jeunes) et dans les party à invitations privées que l'on peut se satisfaire »

Leur permis de servir de l'alcool oblige même les *afterhours* à ranger les ouvre-bouteilles à trois heures du matin et une substance alternative semble alors prendre la relève. Les drogues telles que ecstasy, L.S.D. et autres créatrices d'illusions, comme les champignons magiques, s'y font si communes que leur présence n'est même plus questionnée. Bien que non encouragée, la drogue n'est toutefois pas interdite de façon explicite et même si elle est couramment utilisée, elle aboutit rarement à la violence.

Si la liberté la plus absolue ne conduit pas systématiquement aux débordements les plus débridés, ne faudrait-il mieux alors chercher à réprimer les interdictions?



Rave, quel voyage

MARTIN WITDOUCK

Rave, mot d'origine anglaise définissant l'euphorie ou le délire, aujourd'hui associé à des fêtes *underground* techno finissant aux petites heures du matin. Le premier *rave* à Montréal s'appelait « H2o » (il y a 3 ans) et a eu lieu au Palais du commerce, rue Berri. Cette soirée fut interrompue à 3 heures du matin par les forces de l'ordre car celles-ci n'étaient, soi-disant, pas prévenues de la longueur de la soirée; elles n'étaient manifestement pas habituées à ce genre de phénomène. À partir de ce jour-là, les *raves* sont devenus clandestins sur l'île de Montréal, mais cette interdiction ne dura que six mois. Des permis sont maintenant délivrés aux organisateurs, leur donnant l'entière liberté pour leur party. Ils peuvent ainsi dépasser les trois heures du matin mais ne peuvent vendre d'alcool après ladite heure.

Comment s'organise un *rave*? Différents promoteurs s'associent et font même appel à des commanditaires, engagent les « DJ » et les artistes, trouvent un grand espace (hangar, marché aux puces...) et

impriment plusieurs milliers de « flyers » servant à la publicité de l'événement que des magasins de mode branchés ou certaines boutiques de disques spécialisées se chargeront de distribuer.

En Europe, ce type de rassemblement est strictement interdit, notamment en France et en Angleterre depuis où plusieurs décès liés à une surconsommation de drogues ont été recensés ces dernières années. À l'époque, les médias adoraient les clichés du type « paix+amour = LSD ». À présent, les mêmes médias adorent: « *Rave* = drogue » ou encore « les *raves* assimilent les jeunes grâce à la

musique et aux drogues, etc... »

Le LSD faisait danser papa et maman à Woodstock sur un fond de Hendrix et on les appelait « hippies ». Maintenant on les appelle *ravers* et ils dansent sur un fond de musique techno à 140 bpm (Beat Per Minute). Les technophiles se retrouvent devant la même incompréhension que nos parents lors de leur révolution culturelle: la société se retrouve face à de nouveaux tabous (nouvelles musiques, nouvelles drogues...) et donc de nouveaux problèmes...

La drogue préférée des *ravers*? L'ecstasy... Celle-ci, à base de

MDMA (Méthylénédioxyméthamphétamine), a fait son apparition vers la fin des années 70. Certains thérapeutes l'utilisaient pour libérer leurs patients et ainsi pouvaient mieux les comprendre et les guérir.

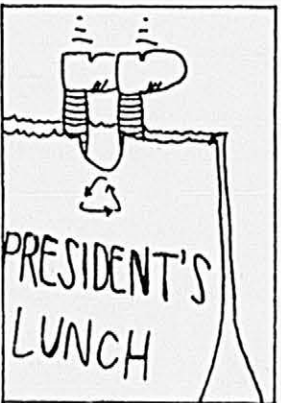
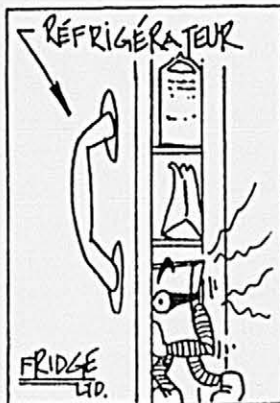
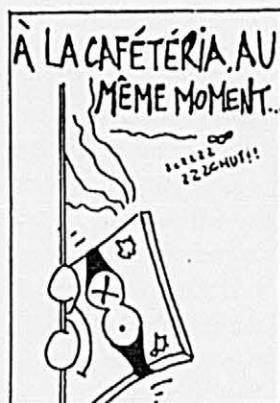
Cette drogue, difficile à expurger des *raves* est maintenant transformée... Adieu MDMA d'antan, place à la MDA et aux synthèses moléculaires, beaucoup plus dures et nocives que leur aînée. De plus, elles sont coupées aux amphétamines, à la caféine, à l'éphédrine, au *speed* ou toute autre drogue dure.

Celles-ci font des ravages chez les jeunes qui ne savent pas forcément

ce qu'ils font au moment de prendre de telles pilules. Différents effets secondaires ont été observés sur des toxicomanes ayant fait une consommation accrue de MDMA ou d'un substitut: déshydratation, rupture d'anévrisme, troubles de la personnalité, troubles psychologiques, *overdose* (si elle est mélangée à d'autres drogues) aboutissant à la mort...

À chaque nouvelle culture sa révolution, et à chaque révolution culturelle sa drogue: pour celle-ci c'est l'Ecstasy.

Foutaise ou incompréhension, il faudrait mettre plus en avant la musique et la philosophie de ces soirées, moins la consommation de quelconques drogues et ne pas considérer tous les *ravers* pour des drogués. Ainsi ce milieu évitera peut-être la désinformation dont il souffre, mais pour cela il faudra sûrement faire tomber les mauvaises têtes et la racaille pour que la « House Nation » puisse se faire respecter et s'exprimer comme son aîné, le rock'n'roll, devenu un élément riche de notre culture contemporaine.



SPECIAL 6 INTERDIITS

SUITE EN PAGE 8

ALEXIS LACHAÎNE

Téléfilm Canada ne veut rien savoir de Falardeau

C'est du déjà vu. Pierre Falardeau présente un scénario à Téléfilm Canada et ce dernier le refuse. La controverse qui entoure le nouveau projet cinématographique de Pierre Falardeau, *15 février 1839*, fait resurgir les vieux fantômes d'*Octobre*. Pour le réalisateur d'*Elvis Gratton*, devenu un véritable succès culte au Québec, « La liberté n'est pas une marque de yogourt ! »

Mais Falardeau devra-t-il se battre longtemps pour faire accepter ses films ? Faut-il attribuer la faute à l'impatience du cinéaste ou à l'intransigeance de Téléfilm Canada ? On aurait tort de chercher un bouc émissaire. Le problème est bien plus grave. Le vrai problème, c'est que les films historiques canadiens sont très peu encouragés au Canada.

Ce n'est pas une coïncidence si *Octobre* et le *15 février 1839*, sont les deux films qui ont soulevé une controverse. Ce sont deux sujets tabous dans notre société. Le premier met en scène la Crise d'Octobre, et le deuxième, les derniers jours de Marie-Thomas Chevalier de Lorimier, un des douze Patriotes exécutés après la Rébellion de 1838. Dans un pays comme le Canada, baignant dans les tensions politiques, la dernière chose que le gouvernement voudrait faire, est de produire des films qui explorent

l'histoire de ces mêmes tensions. Comme une autruche, il préfère planter sa tête dans le sable plutôt qu'affronter sa propre histoire. Mais le gouvernement n'est pas le seul coupable de ce crime contre le passé, les entreprises refusent tout autant de subventionner de tels films.

Pourtant, les films historiques étrangers sont très populaires au Canada, la liste en est inépuisable : *Michael Collins*, *La Reine Margot*, *Malcolm X*, *Danton*, ou *Braveheart*. En effet, les Français produisent des films traitant de la Révolution, de la Résistance, et de l'Ancien Régime en quantité. Les Américains de leur côté ne se lassent jamais de tourner des films au sujet de la Guerre de Sécession, ou de la guerre du Vietnam. Leur histoire serait-elle plus intéressante que la nôtre ?

Pas du tout. L'histoire canadienne abonde d'événements intéressants : la crise de la Conscription de 1917 qui a culminé avec les émeutes de Québec l'année d'après, les rébellions du Haut et du Bas Canada où les idées de libertés ont été écrasées dans le sang, la bataille des Plaines d'Abraham ou l'aventure du bataillon Mackenzie-Papineau dans la guerre d'Espagne ne sont-ils pas des sujets dignes du grand écran ?

Pour le financement, ce n'est certainement pas l'argent qui manque. Si le gouvernement peut trouver 23 millions de dollars pour financer l'achat de drapeaux, il peut bien en trouver quelques-uns pour financer des films historiques de qualité. Les entreprises privées ont aussi un engagement envers le public pour financer les productions artistiques et culturelles qu'elles ne respectent pas dans ce cas. D'ailleurs, Pierre Falardeau a bien montré dans *Octobre*, que les bons films historiques ne sont pas nécessairement ceux qui coûtent les yeux de la tête.

Il est vrai que des téléromans d'époque ont été produits au Canada ces derniers temps : *Les Filles de Caleb*, *Les Dionnes*, et *Dieppe* en sont des exemples. Toutefois, ces productions ne représentent guère la réalité historique canadienne, car dans ce genre de productions, Roy Dupuis occupe le premier plan. Quoi qu'il en soit, ces téléromans ne pourront jamais remplacer les films historiques authentiques.

Les Canadiens doivent se réconcilier

avec leur histoire. On ne peut plus fermer les yeux sur les actes de nos ancêtres, « Pour découvrir ces richesses du passé, nous n'aurions qu'à faire cesser notre indifférence inexcusable pour les choses de notre pays, » a écrit Lionel Groulx. Le passé canadien est bel et bien riche, il ne s'agit que de l'exploiter.



VIRGINITÉ

Vierges Offensées

JÉRÔME LUSSIER ET NADINE BALADI

A l'heure du pognage systématique, des histoires d'un soir en série et des MTS galopantes, une remise en question de nos moeurs sexuelles semble tomber à pic. Parmi toutes les options qui s'offrent aux jeunes d'aujourd'hui (l'amour à deux, à trois, à quatre, à quatre pattes, entre hommes, entre femmes, avec son chien ou avec sa soeur), la seule chose impensable demeure l'abstinence.

Les « vierges » (à noter la connotation honteuse et péjorative du mot) se présentent en fait généralement sous deux espèces : les

Assumés, qui défendent haut et fort leur choix réactionnaire face à l'incrédulité générale ; et les Inconfortables, qui taisent le plus possible leur condition en se disant que leur tour viendra bien un jour. Dans les deux cas, une chose est claire : ne jamais « l'avoir fait » est un comportement marginal, à contre-courant. Et si le bonheur se trouvait là ?

Les films *Threesome*, *37,2 le matin*, *Les Nuits fauves*, ou *Le Déclin de l'empire américain*, ainsi que tout le répertoire musical de Madonna ou de Mitsou, et sans oublier les compagnies de condoms, nous vendent à grands frais une image idéalisée du sexe, en

tant qu'accomplissement suprême et durable, le but ultime d'une vie. Bref, l'absence de sexe, c'est vivre au bord de l'abîme. Dans une société hédoniste comme la nôtre, à moins d'être fou, on cherche le bonheur dans l'amour, et le plus souvent dans l'amour physique. On a d'ailleurs tout pour être heureux : des culottes mangeables aux condoms fluos, en passant par les aphrodisiaques et le Jello.

Mais, malheureusement, l'être humain s'accoutume à tout. Ce qui causait autrefois l'émerveillement de nos grands-parents est aujourd'hui du plus banal ; dans cinq ans, l'internet sera dans toutes les maisons, et on n'en parlera plus, comme du téléphone, aujourd'hui tellement anodin. La même chose vaut pour l'amour physique. De l'extase idéalisée du cinéma, il devient bien souvent qu'une simple routine, sujette aux fluctuations de l'humeur, du travail et... des maux de tête. La passion initiale cède rapidement le pas au mille-et-une préoccupations de la vie quotidienne pour ne devenir finalement qu'un souvenir idyllique, au point de frôler le mythe.

Que fait-on alors ? On expérimente. On se remet à chercher de quoi « stimuler » notre vie sexuelle en perte de vitesse : Kama Sutra, ménage-à-trois, fétichisme, sado-masochisme, zoophilie... Tout pour ajouter du piquant au menu désormais fade du lit. Le cycle est pourtant sans fin : plus on augmente la dose, plus on est saturé ; et vient le jour où, ayant tout essayé, on se retrouve complètement désabusé, vidé de tout désir. À ce point, il n'y a plus rien à faire : c'est comme

essayer de croire au Père Noël quand on travaille chez Eaton.

Les vierges, pour leur part, ne se lassent pas. L'idéal de l'amour physique demeure intact, préservé de la souillure par leur enthousiasme naïf. « L'acte » a encore toute sa signification, tout son attrait original. La magie vit encore. Les vierges peuvent encore avoir les mains moites et le cœur battant à l'idée de la chose, plutôt que d'être à moitié écoeurés d'avance, et plus intéressés à la performance qu'à la personne. Les vierges rêvent aux personnes, tandis que plusieurs autres finissent par phantasmer sur des anatomies. Qu'y a-t-il de plus agréable que l'attente fébrile d'une extase assurée ? Certainement pas la satisfaction immédiate d'un fast-food...

Le fait est qu'en rendant le sexe aussi accessible, facile, gratuit, insignifiant et automatique, la société lui a ôté toute sa valeur, tout son attrait. À force de forniquer à qui mieux-mieux, tout le monde devient « spécial » (remarque classique), et donc plus personne ne l'est. La satisfaction, celle que Mick Jagger cherchait en vain, se perd quand elle devient routine. Les vierges, eux, attendent dans l'innocence joyeuse de vivre quelque chose de vrai, de senti, d'éprouvé.

L'interdit de la virginité semble par conséquent faire fausse route. Pour rendre le monde plus « excitant », on encourage aveuglément l'amour libre et facile, en oubliant qu'entre-temps on se dégoûte de ce qu'on cherche. Bernés par l'illusion de la passion-minute, on détruit lentement la vraie. Et une fois perdue, on ne la retrouve souvent plus.

Vous le faites... mais vous n'avez pas le droit

Voici dix lois ou règlements auxquels plusieurs concitoyens contreviennent sans bien souvent s'en rendre compte.

1. Cracher par terre
2. Doubler des cassettes et copier des films (malgré la loi d'Interpol adoptée à Stockholm en 1977 !)
3. Traverser la rue à n'importe quel endroit (comportement typiquement montréalais)
4. Payer son lavage ou un Coke dans les machines distributrices avec des kopecks ou des vieux jetons du Pont Champlain
5. Photocopier des extraits de livres en vue de votre examen de jeudi matin
6. Prendre cinq journaux au lieu d'un seul dans les distributrices à journaux
7. Rouler à deux sur une bicyclette
8. Par une chaleur torride de 90 degrés Fahrenheit, traverser les douanes avec trois t-shirts et un veston neuf...
9. Jeter vos mégots par la vitre de la voiture
10. Jouer au poker en misant de l'argent

NOUS AVONS APPRIS QUE LE GÉNÉRAL MILLS ÉTAIT LE GÉNÉRAL KILLER RECHERCHÉ DEPUIS SI LONGTEMPS. EN ! VOUS EN CONNAISSEZ BEAUCOUP DES JOURNAUX QUI PEUVENT VOUS SORTIR DES NOUVELLES DE LA SORTIE ET SI JE VOUS DISAIS QUE CLAUDE RYAN A SUBI UN ACCIDENT DE LA ROUTE QUI L'A COMPLÈTEMENT FIGURÉ, QUE DIRIEZ-VOUS ? VENEZ PROVOQUER LA NOUVELLE PARTICIPEZ AU GRAND CIRCUIT QUOTIDIEN, À LA RÉVOLUTION DES BROCHUREPHILES PRISES ! TOUT COMMENCE PAR LA RÉUNION DU DAILY FRANÇAIS, LES MARDIS, À 17 HEURES, AU LOCAL B-03 DU PAVILLON SHATNER.

En me réveillant ce jour-là, je levai les yeux vers le plafond, puis par la fenêtre, vers le ciel. Le plafond et les murs de l'appartement étaient d'un blanc si sale qu'il paraissait gris. Le ciel était couvert. Gris aussi. Je n'avais pas vraiment envie de me lever et pourtant, il le fallait. Pas d'emploi où arriver à l'heure, pas d'amoureuse à surprendre ou d'amis à aller voir. Mais, je me laissais naïvement croire que précisément en mettant les pieds dehors, je pourrais combler les grands vides de ma vie. Qui sait, au détour d'une rue, rencontrer l'amour ; ou, en rendant un service anodin, me voir offrir un emploi... Bref, il fallait aller dehors car mon destin ne m'attendait que dehors, dans la ville, sur l'asphalte.

En me levant du lit, un matelas usé et rigide installé à même le plancher, je trébuchai sur une pile de vêtements que je punis d'un coup de pied hargneux. Je traînai les pieds jusqu'à la salle de douche, longeant les murs dénudés de photos, de posters, de souvenirs. Dans mon ridicule un-et-demi, seul le petit miroir de la toilette offrait une image. Mon sempiternel visage pour unique rappel de ce qu'avait été ma vie.

J'attrapai ma brosse à dents... bof, à quoi bon. Je sautai dans la douche, en ressortis aussitôt, chassé par l'eau froide que chaque jour j'espérais plus supportable. Je pigeai un jean et un t-shirt du tas de linge, avalai un café, attrapai mon manteau qui bientôt me laisserait tomber (comme tout le reste) et me retrouvai dehors. Je pouvais aller à droite ou à gauche, à moi de choisir. Au moins, j'avais ça : la liberté. J'étais libre d'aller où bon me semblait, libre de tout faire—évidemment, sans empiéter sur la liberté d'autrui. Mes parents avaient souvent rabâché cette citation qui leur venait je ne sais d'où : « La liberté des uns s'arrête où commence celle des autres » et qui m'était restée comme ultime vestige d'un héritage inexistant.

Je pris une bonne bouffée d'air, de cet air toujours pur, et je partis sur ma gauche, vers l'est. Ce quartier sordide dans lequel je déambulais tous les jours ne m'inspirait rien qui vaille ; et je marchais sans lever le menton, le regard rivé au sol sur le macadam uniformément gris, d'une ville passablement grise, par une journée banalement grise.

À deux blocs de là cependant, je me heurtai à une cohue. Une foule de gens agités était amassée devant un édifice à logements. Les têtes cambrées, les yeux écarquillés, les doigts pointés. En haut, un homme s'était glissé sur la corniche entre les fenêtres du neuvième et menaçait de sauter. Un autre suicide ? Une autre mort ? Eh ! non, cet homme-ci ne mourrait pas, à en croire des policiers qui bavardaient non loin de moi. Un spécialiste en « intervention-suicide » le « cuisinait » depuis quelques minutes et le persuaderait à coup sûr de cesser ses enfantillages et de rentrer bien sagement dans le logement. En bas dans le parking de l'immeuble, les pompiers se tenaient prêts à le recueillir dans leur matelas ambulante. L'homme ne sauterait probablement pas : on l'en dissuaderait ; et s'il sautait, il ne mourrait pas : on l'en préserverait. Il ne pouvait mourir ce jour-là. Il n'en avait pas le pouvoir. Ni le droit. On le lui interdisait. Néanmoins, il implorait à grands coups de cris et de gestes qu'on lui foute la paix, qu'on le laisse agir. Effort inutile.

Une moustache en uniforme me fit signe de circuler. Je poursuivis mon chemin en tournant dos au suicide. J'avais déjà assisté à des suicides.

Je me promenai au hasard des trottoirs soi-disant à la recherche de l'employeur miracle ou du coup-de-foudre improbable. De quoi agrémenter ma vie. Mais comme à l'habitude, je me lassai assez facilement de flâner ainsi sans réel espoir et en fait sans but précis. Je me laissai choir sur un banc cédant le trottoir aux gens affairés.

Je me mis à penser à l'homme qui avait tenté de se suicider. J'étais persuadé qu'il était encore en vie. « Non tu ne mourras pas, lui avait-on soufflé. Tu vivras. Tu ne connais que la souffrance ? Contente-t'en ! Tu n'as pas encore servi ton temps. Tu ne mérites pas la liberté inconditionnelle ! » Pourquoi ne le

laissait-on pas vivre (mourir) comme il l'entendait ?

Je me mis dans ses souliers. Aurais-je sauté malgré l'intervention des autorités, au risque de me faire mal sans mourir ou de me laisser ridiculiser ? Dans tous les cas, la question ne se posait pas car moi j'étais un homme foncièrement libre. Si j'avais un jour voulu m'ôter la vie, rien ni personne ne se serait mis sur ma route. On aurait respecté ma liberté tout comme je respectais celle des autres.

Alors que je me levais du banc et m'étirais, mon esprit gonfla mes poumons d'une vicieuse idée. Il me chuchota une perversité, un défi relevant du fantasme : me substituer à l'homme qui avait voulu sauter et à mon tour tenter le coup. Tenter le saut. Pas dans ma tête, pas en rêve ; dans la vraie vie, en réalité. Mon esprit tordu me suggérait de sauter d'un neuvième étage—j'habitais justement au neuvième—de me livrer au destin aérien et de prouver mon indéfectible liberté.

Ainsi, quand je pris le chemin du retour, j'avais un nouvel objectif.

Je m'arrêtai devant une librairie. J'aimais les librairies pour en avoir tenue une. Je m'attardai un instant à la devanture du magasin et examinai les livres qui y étaient exposés pendant que mes doigts s'amusaient à replacer une étiquette qui se décollait de la vitre. C'est alors qu'un homme parut sur le seuil de la porte du commerce et m'adressa la parole :

—Monsieur, êtes-vous intéressé par l'offre d'emploi ? Je levai les yeux vers lui, puis les détournai vers la vitrine. En effet, l'affiche que j'avais recollée annonçait : « Employé(e) demandé(e). Temps plein. »

—Non, non ! Je ne faisais que regarder les livres... Embarrassé, je lui souris timidement et poursuivis mon chemin jusqu'au café situé au coin de la rue. Pour une dernière tasse.

Comme j'avais vers la porte, une femme pourchassée par le vent, surgit de la rue perpendiculaire et me bouscula. Elle se retourna aussitôt pour s'excuser mais marqua une pause avant de finalement le faire d'une œillade mignonne et d'un sourire joli. De tels yeux, un tel sourire devraient être interdits. Elle ouvrit une porte pour entrer dans le café ; tout en attrapant la suivante, elle garda galamment ouverte pour moi la porte qui donnait sur l'extérieur. Elle resta ainsi pendant quatre secondes dans le sas, entre le chaud et le froid, les bras déployés, prêts à m'êtreindre si je venais à passer. Son intention était trahie par un corps qui s'exprimait clairement sans l'aide de la voix. Qui m'invitait, « prenons un café. », projetait « flirtons, baisons, aimons-nous pour la vie... ». La proposition était irrésistible, son sourire, irrésistible, ses yeux avaient en l'espace d'une seconde fait appel à mon cœur. L'amour à vue. Cependant, elle n'avait pas été totalement franche, elle avait omis une réplique : « Blasons-nous, décevons-nous, quittons-nous, pleurons... ». Je détournai le regard, abandonnant la jeune femme crucifiée, et virai en direction de mon appartement. Mon destin. Ma liberté.

Était-ce Dieu qui mettait ainsi des embûches sur mon chemin en brandissant coup sur coup l'attrait de l'argent puis de la chair ? Dieu-même tentait de m'empêcher de le rejoindre ? De m'interdire la mort ? On verrait bien ! Je retroussai les manches de ma détermination et remontai le col de mon manteau à cause du vent frisquet qui chatouillait ma nuque. Décidé, je partis vers le ponant.

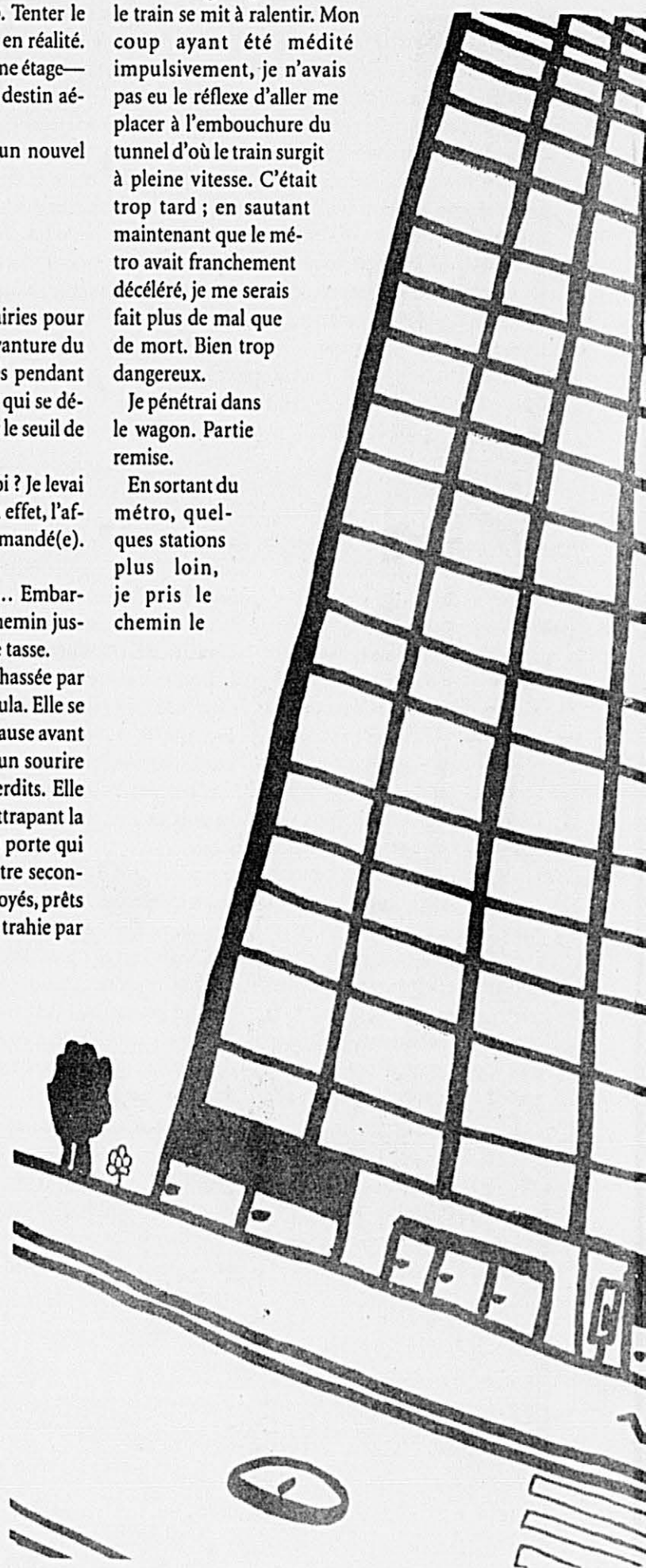
* * *

Il faisait trop froid pour marcher. Dérouté à mon habitude, je descendis dans le métro.

Les voyageurs qui attendaient sur le quai s'animèrent lentement, ravivés par les phares qui oscillaient dans le tunnel. Alors que le métro arrivait, j'eus à ce moment-là l'idée de sauter sur les rails devant le wagon de tête au lieu de sauter du neuvième. Je m'avançai vers la rame et franchis la ligne jaune. Mais le train se mit à ralentir. Mon coup ayant été médité impulsivement, je n'avais pas eu le réflexe d'aller me placer à l'embouchure du tunnel d'où le train surgit à pleine vitesse. C'était trop tard ; en sautant maintenant que le métro avait franchement décéléré, je me serais fait plus de mal que de mort. Bien trop dangereux.

Je pénétrai dans le wagon. Partie remise.

En sortant du métro, quelques stations plus loin, je pris le chemin le



Libre

P. HENRI

plus chaud jusque chez moi, celui qui traversait le piteux centre d'achat. Je jetai en passant un oeil vers le magasin d'instruments de chasse. Certainement pas assez riche pour me procurer une arme à feu...

Je suivis les allées et les trottoirs, me présentai devant la porte de mon bloc et sortis mes clés sans empressement malgré le froid. Je n'essayai pas de faire fonctionner l'ascenseur qui était parfois en panne. Non, je montai à pied jusqu'au neuvième, repoussant l'instant de mon authentique rendez-vous.

Je pénétrai dans l'appartement. La même odieuse garçonnière. Je longeai le mur toujours nu jusqu'à la toilette. En allant au lavabo, j'évitai le regard du miroir et me courbai pour dévisser le robinet d'eau froide. Je tournai même le robinet d'eau chaude toujours à sec ; le tuyau toussa comme s'il voulait cracher sa première goutte d'eau chaude depuis des mois, pour me saluer. Cependant, comme prévu, pas une goutte.

Je me lavai sommairement le visage et les mains, puis m'essuyai face à la pharmacie. Au fait, pourquoi ne pas avaler toutes les pilules qui... Quelles pilules ? Ou m'ouvrir les veines avec une lame ? Puis quoi ? Saigner à n'en plus finir et souffrir à s'en repentir ?

C'est alors que je pris conscience que j'étais lâchement en train de me détourner de ma noble mission— à savoir, prouver au monde, à Dieu et à moi-même mon infinie liberté— et de négocier en échange de vulgaires échappatoires... Assez ! En définitive, ma destinée m'appelait dehors, au balcon, dans l'air frais ; c'était d'ailleurs elle qui sifflait ainsi à travers le châssis des fenêtres. Provoqué, je sortis sur le balcon affronter le vide.

Les pieds bien parallèles sur la balustrade du balcon, je jetai un coup d'oeil en bas. La voie était libre, je pouvais sauter. Si le coeur m'en disait, je pouvais user de mon droit à disposer de mon propre corps et m'ôter la vie. Faire preuve d'une ultime liberté. Personne ne pouvait plus m'arrêter, pas de « psy-intervenant », pas de pompier, pas d'opinion publique, pas de remords. Surtout pas le remords de chagriner les personnes qui pleureraient ma mort car elles n'existaient pas. Personne ni rien. J'étais donc tout à fait libre de sauter.

Ainsi, puisque j'étais clairement en mesure de le faire, je ne le fis pas.

Je décidai de regagner la minable quiétude de mon minable appartement. Maîtrisant le tremblement qui gagnait mes jambes, je m'accroupis prudemment afin de regagner le plancher du balcon. La sécurité. En prenant appui sur la balustrade, mon regard dévia vers le trottoir en arrière-plan. Plusieurs dizaines de mètres plus bas. C'était bien bas ! Moi, j'étais perché haut, très haut ! Je n'avais pas tout à fait le vertige, mais j'avais peur. Peur de ce que j'avais failli faire. D'ailleurs, je compris que cette peur m'avait sagement ordonné de laisser tomber mon projet et de ne pas

mettre ma gravité à l'épreuve, m'avait interdit de me li-vrer au vent. Finalement, je n'étais pas libre, valais pas mieux que l'autre pauvre type. Dans mon cas, ma propre peur m'avait empêché de prouver mon droit à l'auto-détermination. Je me trouvais vilain et hont...

J'avais sauté !...

Sans y penser d'avantage, j'avais quitté le balcon et la plateforme de la vie : je m'étais projeté dans le gris et n'étais plus en contact qu'avec les minuscules molécules de fraîcheur et de liberté. J'étais définitivement libre.

Mais surtout en chute libre. Irréparablement en chute libre.

Je m'étais élancé sans m'embarrasser d'un saut-de-l'ange et sans accompagner ma chute d'un cri pompeux. Un saut modeste, anonyme : personne ne me vit ni ne m'entendit. Malgré mes virevoltes, je vissai mon regard en plongée comme un plongeur olympique, le regard courageusement soudés au sol que j'allais atteindre dans... bref, avant le coucher du soleil. Je n'avais pas même le temps d'assister à un dernier coucher de soleil ! Comme j'appréciais les couchers de soleil ! Et pas même le temps de revivre une dernière tempête de neige comme celles que je maudissais tant !

Un des problèmes liés à la liberté, c'est qu'on a à peine le temps d'en jouir : on ne peut la saisir indéfiniment. En revanche, elle nous alloue des moments

d'apesanteur. À deux décimètres du sol, je me permis de réfléchir ; je remis la situation en perspective et postulai une question fort pertinente. Franchement, quel arriéré sauterait ainsi dans le vide sous prétexte de chercher la liberté ? Ce scénario, cette chute qui se poursuivait, ne pouvait être réel. Malgré le courant d'air qui me suffoquait et me donnait l'impression réconfortante mais fausse de me pousser vers le haut... Malgré mon coeur qui s'adonnait à des rythmes de plus en plus convulsifs, il ne se pouvait pas que je sois réellement en chute libre. Sans parachute, sans matelas à l'atterrissage, sans corde d'appel. C'était irréel et irrationnel.

Je me réconfortai d'une conclusion qui semblait logique. J'étais sûrement dans un rêve bizarre et en fermant les yeux, puis en les rouvrant, je me projeterais dans une réalité plus enviable qu'à dix mètres d'un sol féroce et mordant et d'un impact écrasant. Chargé d'une fausse confiance, je fermai donc les yeux. Quand je les rouvris, mon rêve s'était transformé en cauchemar : j'étais à deux mètres du sol ! À ce moment là, peut-être pour forcer mon réveil, je me mis à cligner des yeux comme un fou, de la même façon que l'on s'acharne à pitonner le bouton d'une télécommande récalcitrante. Mais à chaque fois que je les rouvrais, j'étais un peu plus près du sol. Diapo après diapo, un zoom du trottoir de mieux en mieux défini.

Je me trouvais maintenant à deux mètres du sol que je frapperais assurément avec une force au moins équivalente au produit de ma masse et de mon accélération terrestre. Étrangement, cette formule de physique immémoriale avait ressurgi de ma mémoire. En fait, c'est toute ma vie qui refit soudain surface et qui se mit à défilier en images statiques, chronologiques, quoique accélérées. Malgré l'imminence du sol, ma vie, respectant son protocole, grugeait du temps pour me présenter ma biographie. Mon histoire me parut grotesquement vide sur cet écran imaginaire et translucide qui laissait transparaître du gris. Du gris ? !

J'ajustai ma vue : plus qu'à deux décimètres ! Et c'est à deux décimètres du sol que je découvris une vérité insoupçonnée. J'arrachai à mon tour du temps pour étudier l'asphalte : elle n'était pas grise ! En réalité, elle était tachetée de minuscules points noirs et blancs, et roses et rouges, mêmes de petits points dorés et argentés. L'asphalte était belle, désespérément belle. Et donc la ville ! Et aussi la vie ! Surtout la vie !

À vingt millimètres du sol, la vie me parut indéniablement belle. Maintenant que je le savais, je souhaitais m'accrocher à elle. Malgré la marge infime, je me débattis pour rester en vie, comme un nageur débutant se débat pour rester à la surface. J'aurai troqué ma liberté entière contre un brin de vie. Alors que ma chute terminait son parcours au ralenti, je m'accrochai à la fraction de vie qu'il me restait. Il le fallait car il y avait cet emploi qu'on m'avait offert à la librairie et cette fille au café qui m'aimait et que j'aimais ! J'avais une vie à vivre, moi ! Je m'accrochai comme je pus.

En fin de compte (et de parcours), je réussis à m'accrocher... au macadam. Après une dernière bouffée de cet air toujours frais, je m'écrasai au sol. Après avoir paisiblement clos mes paupières pour une dernière fois, j'embrassai le béton. Je l'étampai de ma silhouette. Ce tableau resta à jamais indélébile dans mon esprit : il évoquait l'image d'un parachutiste à jamais libre dans son ciel tacheté, avec en guise de linceul un immense parachute de velours rouge qui n'en finissait pas de se déployer.

Quand je repris connaissance, j'étais étendu de tout mon long sur les carreaux. La salle était sans dessus dessous. On se serait cru parmi une meute de chimpanzés en délire.

Un infirmier, qui se tenait debout devant moi avec une camisole de force à la main, hochait la tête d'un air réprobateur. Il m'indiqua d'un signe des yeux le panneau devant lequel je dinais tous les jours. On pouvait y lire en lettres rouges : « IL EST STRICTEMENT INTERDIT DE MONTER SUR LES TABLES DE LA CAFÉTERIA. »

Photo reportage

DANS LE CADRE DE NOTRE SPÉCIAL INTERDITS, NOUS AVONS DEMANDÉ À QUELQUES ÉTUDIANTS DE NOUS INDiquer LE TABOU OU LA LOI QU'ILS SOUHAITAIENT LE PLUS BRISER. A VOUS DE FAIRE CORRESPONDRE RÉPONSE ET RÉPONDANT!



A- Simon, Génie



B-Sophie, Architecture



C- Eric, Science politique



D- Ana, Architecture



E- Rosie, Architecture



F- Anonyme

1. Se baigner tout nu
2. Légaliser les drogues dures et pouvoir tromper sa blonde
3. Pouvoir être soi-même, même quand on est stupide!
4. Trop personnel...
5. Ne pas se raser les jambes
6. Légaliser la marijuana et la prostitution
7. Changer les défenses de stationner
8. Allaiter en public

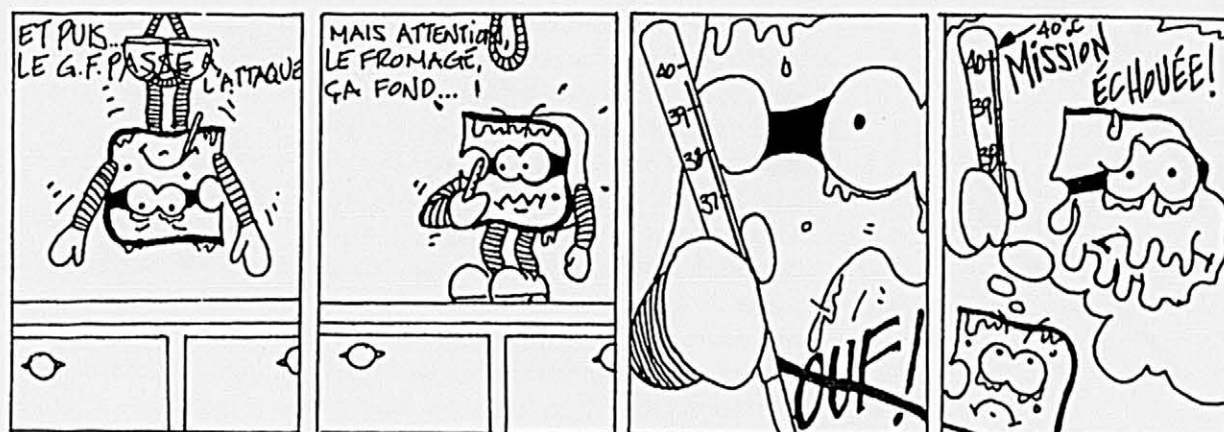


G- Stefan, Génie électrique



H- Dan, Biologie

RÉPONSES EN
PAGE 11



ANNA BRAILLÉ ÈNE SHOT

Qui m'aime me jouai

MAUDE LAPARÉ

Au Québec, il y a une loi qui fait parler d'elle plus que les autres. Une loi dont nous connaissons tous le nom et avons une idée approximative de sa formulation, cela pour en avoir entendu et réentendu parler dans les médias. Cette loi, c'est la Loi 101 interdisant l'affichage unilingue anglais. Néanmoins, si les Québécois sont si fervents dans la défense de leur langue, ils devraient au moins apprendre à la parler correctement. Tel est le constat de Georges Dor dans son livre *Anna brailé ène shot (Elle a beaucoup pleuré)*, paru tout récemment aux éditions Lanctôt.

En effet, dans son court essai, l'auteur dénonce sur un ton parfois incisif, parfois hautain, la langue parlée au Québec, ce qu'il appelle le « meneu-meneu » québécois. Il cite de nombreux exemples éloquentes de ce parler que nous

utilisons ou à tout le moins entendons tous les jours. Ces exemples font sourire, particulièrement la graphie inhabituelle que l'auteur leur donne pour rendre témoignage de leur sonorité. Ainsi, le lecteur est surpris au départ de lire: « Inque à ouère on oué ben » (page 13), « Ouin-tu ben ou ben si ouin pas ben au Québec ? » (page 146), ou finalement « - Quosqu'on fa ? - On fa dur ! - Ma'z'en ! » (page 103). Pour l'auteur, un tel laisser-aller dans le langage est révélateur d'une négligence dans la pensée. Aussi, s'interroge-t-il sur l'identité de plusieurs Québécois qui, au long de leur vie, n'ont pas dit une seule fois « Je suis », mais plutôt « Chu ».

Pour remédier à cette dénaturation de la langue, l'auteur propose à plusieurs reprises, comme un leitmotiv, de mettre l'accent sur l'enseignement de la langue parlée à l'école primaire. C'est aux enfants qu'il faut apprendre à parler afin de leur per-

mettre de préciser leur pensée.

George Dor a du mérite d'avoir eu l'audace d'écrire un tel essai. Bien qu'un peu alarmiste et excessif dans ses propos, lorsqu'il dit que le français parlé est en voie de disparition au Québec, il s'est levé contre un interdit communément admis: il faut être fier du français du Québec, le défendre à bout de bras et s'enorgueillir de ses particularités et différences avec le français parisien, qui est largement méprisé.

Oui, les Québécois sont, dans une large part, fiers de leur langue et de ses particularités et personne n'a le droit de les en empêcher. Seulement, c'est nous qui souffrons de notre pauvreté lexicale, symptôme de notre incapacité à exprimer notre pensée: «Tsé veut dire, genre, chose, style, comme, la patente à gosse», autant de termes qui facilitent la compréhension du message. Si en 1960, d'après Georges Dor, un étudiant avait dit: «Pourquoi se

forcer pour parler autrement? On se comprend» (page 116), il faut aussi se rendre compte qu'on se comprend de moins en moins et que le jargon des étudiants est incompréhensible pour les autres générations. Or, l'inconvénient est que pour certains, il s'agit du seul langage qu'ils puissent utiliser.

Par conséquent, je crois qu'un peu de crédit devrait être rendu à Monsieur Dor et que s'il a tendance à dramatiser la situation et à dire qu'aucun Québécois ne peut s'exprimer correctement, il a raison de

combattre un interdit qui nous endort par sa paresseuse berceuse. Pourquoi se forcer à bien parler?

Parce qu'on veut se faire comprendre du monde entier et avoir son mot à dire. Et si certaines expressions et particularités locales sont sympathiques, qu'on continue à les employer. Il n'y a pas de mal à parler une langue qui s'écarte un peu des normes internationales, ce qu'il faut, c'est tâcher de faire en sorte que la langue qu'on parle, soit encore du français. Dès lors, tant qu'à défendre le français, autant défendre un français qui en est vraiment un.

DOR, Georges, *Anna brailé ène shot (Elle a beaucoup pleuré)*, essai sur le langage parlé québécois, Outremont, Lanctôt éditeur, 1996, 191 pages.



L'usage du masculin dans cet article vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

LOUMA ATALLAH

Depuis que nous sommes dans l'ère du « politically correct » et du féminisme, il devient de plus en plus difficile d'écrire sans offenser une certaine catégorie de la société.

Tout le monde s'y est mis, les minorités ethniques, les minorités religieuses bref, toutes les minorités imaginables et un autre groupe, celui-ci pas du tout minoritaire, les femmes ou plutôt les féministes. En écrivant un article de journal, un prospectus gouvernemental ou même un plan de cours, l'auteur se voit obligé de « neutraliser » ou encore, comme disent certains de « féminiser », les termes qu'il utilise.

Ainsi, le pluriel « les étudiants » par exemple ne regroupe plus à la fois les étudiants et les étudiantes, mais est devenu un terme sexiste qui exclut et discrimine les femmes. Même notre bon vieux Grévisse est devenu « unpolitically correct » et ses règles de grammaire obsolètes.

Cette nouvelle manie, qui consiste à ajouter des « e » féminisants à qui mieux-mieux (entre parenthèses ou avec un trait d'union) ou à répéter le même terme au féminin, puis au masculin, porte atteinte à l'esthétique de la langue :

les nouveaux mots, lourds et artificiels, ainsi que les répétitions brisent le rythme et l'harmonie de la langue française. Ces nouvelles règles sont le résultat du féminisme, particulièrement présent en Amérique du Nord, qui déforme et dévore notre langue.

Pourtant, aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'existe aucune règle régissant ce mouvement. C'est le simple « politically correct » qui régit toute cette entreprise. En effet, à l'Office national de la langue française, aucun document n'a formulé de telles règles. Il existe uniquement dans un ouvrage intitulé *Le français au bureau* un simple paragraphe recommandant l'utilisation simultanée du féminin et du masculin ou encore l'insertion d'une note expliquant que l'usage du masculin n'a aucun but discriminatoire (comme nous le faisons si consciencieusement dans notre journal).

Ainsi il n'existe aucun interdit officiel à ce sujet. Tout est implicite, et par conséquent, vous vous en doutez bien, aucun moyen de contester ou de s'en débarrasser. Car comment protester contre des présupposés ?

En contrepartie, la règle de grand-père Grévisse est bien claire à ce sujet. D'une part, l'usage du masculin pluriel englobe à la fois le masculin et le féminin. D'autre part, certains mots n'ont pas de féminin et le substantif « femme » peut les précé-

der pour préciser le sexe de la personne désignée, comme dans l'expression « femme auteur ».

Quel est l'impact réel de ces transformations ? La langue doit s'adapter à la société, nous dit-on. Peut-être mais, concrètement, quelle différence dois-je en me faisant appeler « une auteure » au lieu de « un auteur » ou tout simplement « une femme auteur » ? Franchement, aucune : je ne m'en sens ni plus femme, ni plus égale à l'homme. Et surtout je ne me sens pas nécessairement dans une société plus moderne ou plus égalitaire, comme on semble le prétendre. Après tout, ce ne sont que des mots qui ne changent aucunement la réalité.

Cet état de chose comporte un effet de boule de neige. Alors que tout se féminise, la musculation, les postes politiques et les postes de cadres, on en fait de même pour la langue. C'est ce que les féministes appellent le progrès, l'égalité ou les droits de la femme.

Tout est permis quand on avance le principe des « droits de la femme », M. Grévisse est taxé de sexiste et la langue française est enlaidie et alourdie. Dommage !

RÉPONSES DU PHOTO-REPORTAGE

1-A
2-H
3-B
4-F
5-E
6-C
7-G
8-D

COURRIEZ-NOUS !

LES INTERDITS VOUS ATTIRENT ? CE JOURNAL VOUS A SÛREMENT INSPIRÉ. C'EST MAINTENANT À VOTRE TOUR DE CRIER SUR TOUS LES TOITS CE QUI VOUS CHICOTTE ! POUR CE FAIRE, NOUS VOUS INCITONS À NOUS FAIRE PARVENIR VOS COMMENTAIRES DE QUELQUE NATURE QU'ILS SOIENT. NOTRE BUREAU EST SITUÉ AU PAVILLON SHATNER, LOCAL B-03.

LA FEMME, LA PEUR, LA NUIT

Les fesses serrées et souffle court

ISABELLE RIVET

Minuit sonne. Je me précipite chez moi le cœur battant. Ouf! Je suis rentrée. Non, je ne m'appelle pas Cendrillon. Seulement, je suis une femme et j'ai encore pris le risque de marcher seule dans la rue après le coucher du soleil...

Une envie toute simple me prend quelquefois. Je termine un bon livre, je m'étire et, heureuse pour rien, j'ai grande envie d'aller prendre une marche. Je n'irai pourtant pas: il fait nuit.

J'aime sentir sur ma peau la fraîcheur du soir après une étouffante journée d'été. J'aime la lune, sous toutes ses formes, et le calme qui règne sous les étoiles. La nuit, en ville, les voitures se font plus rares, les quelques passants se comptent sur les doigts d'une seule main. L'hiver, l'air est doux lorsque de gros flocons blancs surgissent du ciel noir d'encre pour tomber lourdement sur les bancs de neige bleutés. Le silence. Respirer. Voilà des plaisirs solitaires que je ne m'accorde plus qu'avec réticence.

Car le risque n'est pas mon fort. Les marches insouciantes de minuit n'existent pas. Tout ce que je connais, moi, c'est la marche rapide, les fesses serrées, le souffle court, le

trousseau de clés agressivement pointé dans la main et la pensée lancinante: "S'il fallait que..."

S'il fallait que ce soir ce soit à mon tour de passer au cash. La culpabilité s'insinue en moi et présente à mon esprit toutes les images d'horreur que provoque mon "imprudence". Mais il est trop tard pour y penser, je suis entre la station de métro et chez moi. Et je marche, les fesses serrées, le souffle court...

« Aye, tu capotes, lâche-toi lousse un peu. Tout le monde est libre de faire ce que ça y tente! Pis à part de ça, y'a pas juste des méchants dans la vie. » Je ne mets pas ma vie en danger en marchant seule le soir. Seulement un petit risque de pris, une chance donnée à quelqu'un... mais on ne sait jamais.

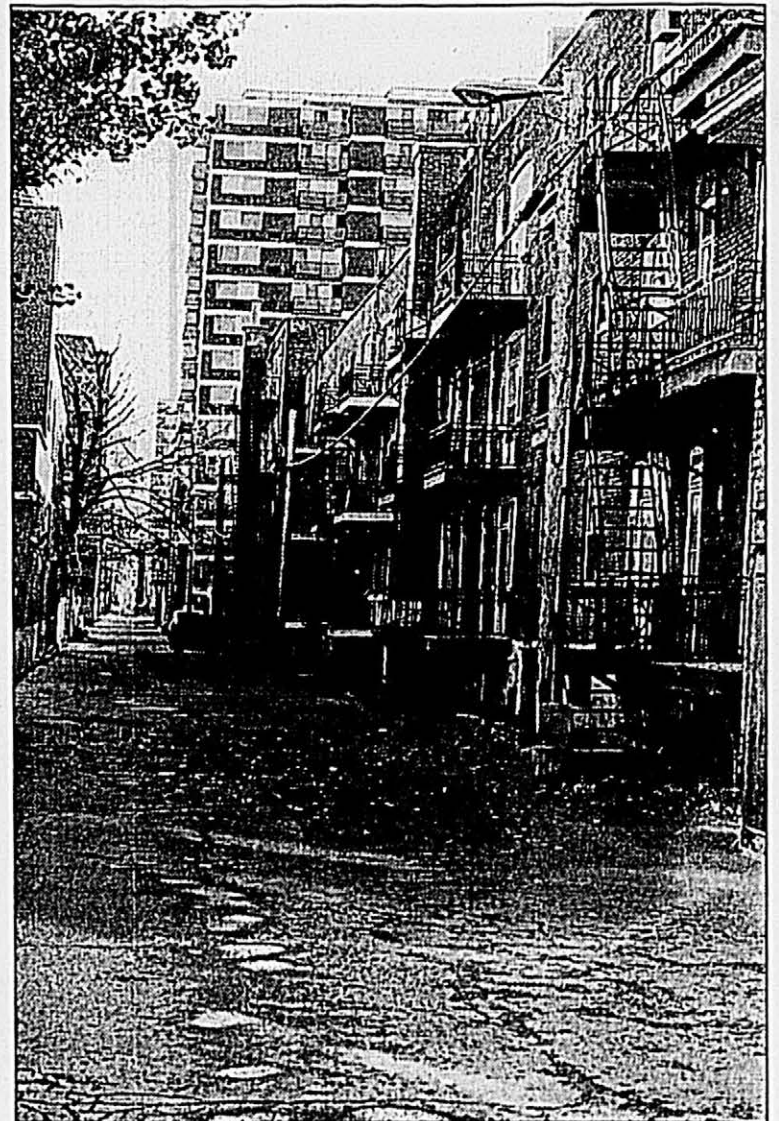
De toute façon, en parlant de tout ça, je ne songe pas vraiment au scénario dramatique et fatal: viol et meurtre. Je pense surtout à la peur et à tout ce qui contribue à la maintenir en bonne santé. Un homme qui me lance un « compliment » grossier, un autre qui ne respecte pas ma bulle ou celui qui se masturbe devant moi ne sont même pas dangereux. Ils me font seulement comprendre que je suis celle qui est faible, vulnérable, qui ne peut et n'ose se défendre de ces ges-

tes que par des regards de mépris hautain. Alors je continue à marcher vite, les fesses serrées... et à me dire que je ne prendrai plus jamais de chance, que je ne suis pas raisonnable pour deux sous. J'aurais donc dû prendre un taxi (5\$) ou attendre le prochain autobus (dans une demi-heure).

C'est MA responsabilité. C'est MOI qui doit faire attention à ce que personne n'ait envie de me sauter dessus. Il ne faut laisser à l'ennemi aucune brèche possible dans la forteresse de mon intégrité physique. Je ne réponds plus aux saluts goguenards qu'on m'adresse le soir; je fais attention à ce que je porte si je reviens seule. Il paraît que rendre un salut démontre une ouverture à l'autre (dangereux?) et qu'une jupe courte invite au rapprochement...

La nuit équivaut au tiers de ma vie. Et imaginez-vous donc que « je la veux toute, toute, toute pas juste des p'tits bouts ».

« Une chance que t'habites pas à New-York! » Non, j'habite au Plateau-Mont-Royal. Même que je suis de Québec. Mais la peur est partout.. Le quartier où j'ai grandi est tout ce qu'il y a de plus banlieue chic et tranquille (Sillery). Depuis le mois d'avril de cette année, un homme se promène entre vingt-



trois heures et une heure pour déshabiller et taponner sous la menace d'un couteau les femmes qui osent marcher seules. Ça fait sept mois que ça dure. « Ben t'as rien qu'à rester chez-vous, s't'affaire! »

La nuit, tous les chats sont gris.

Et toutes les femmes offertes?

Texte inspiré de l'article de Ghislaine Rheault "Une fille, la nuit..." paru dans le journal Le Soleil de Québec, le samedi, 13 juillet dernier.

LA DRAGUE POUR LES GARS

Où sont passés Adam et Eve ?

EMILY RAYLINSON

Il ne suffit pas d'être né en été pour se rendre compte de la froideur des rapports humains en Amérique du Nord. Nombreux parmi nous sont choqués, en rentrant d'Europe par exemple, de constater à quel point l'homme et la femme sont ici peu confiants en leurs identités réciproques. Loin de vouloir attirer le regard noir des « Politically Correct » et des féministes, qui continuent plus que jamais à faire avancer notre société vers la réalisation d'un idéal égalitaire, le problème ici est de voir l'impact des lois sur les rapports humains.

Quand un homme croise une femme dans la rue, il baisse les yeux et accélère le pas. Il aurait bien voulu lui sourire, ramasser galamment son chapeau tombé tout près de lui mais il continue à marcher tout droit. C'est bien simple: il a peur de passer pour un agresseur sexuel. Elle, pour sa part, effrayée par l'air glacé qu'affichait le « mâle », a ramassé son chapeau en toute hâte. Elle est frustrée du ri-

dicule de la situation.

Où est passé le jeu naturel de séduction qui faisait le bonheur des deux sexes? Les hommes ont peur des femmes: peur d'être trop violents, trop forts, trop viriles, trop « hommes ». De nombreuses femmes, satisfaites du niveau professionnel qu'elles ont atteint, restent néanmoins sur leur appétit: en dehors de leurs relations plus intimes, elles ont l'impression de perdre leur identité. On ne remarque plus leur charme... elles passent inaperçues. La place qu'elles ont pris parmi les hommes a relégué loin derrière leur spécificité. Ces fem-

mes considèrent l'homme moderne comme une mauviette et rêvent du bon vieux temps où le prince charmant était un homme, « un vrai ».

Le résultat? Plutôt négatif. L'homme, qui n'a plus le droit de regarder librement les femmes autour de lui, se trouve pris d'une immense frustration et court se défouler au Château du Sexe de la rue Sainte-Catherine. La femme, en revanche, se voit obligée d'être provocante pour retrouver ses couleurs. Même une femme de quarante ans, mariée depuis longtemps et qui ne se fait plus siffler

dans la rue, s'assied toute seule à sa table de café et se dit tristement: « je ne plais plus aux hommes ».

Il s'agit d'une question d'identité. Devenue anonyme au travail, anonyme dans ses relations interpersonnelles, la femme doit être valorisée dans son identité naturelle: celle d'être femme. De la même façon, les femmes devraient regarder les hommes, qui se sentiraient confiants et aimés du coup en tant qu'hommes. Une façon peut-être de combattre le phénomène du « lost soul »?

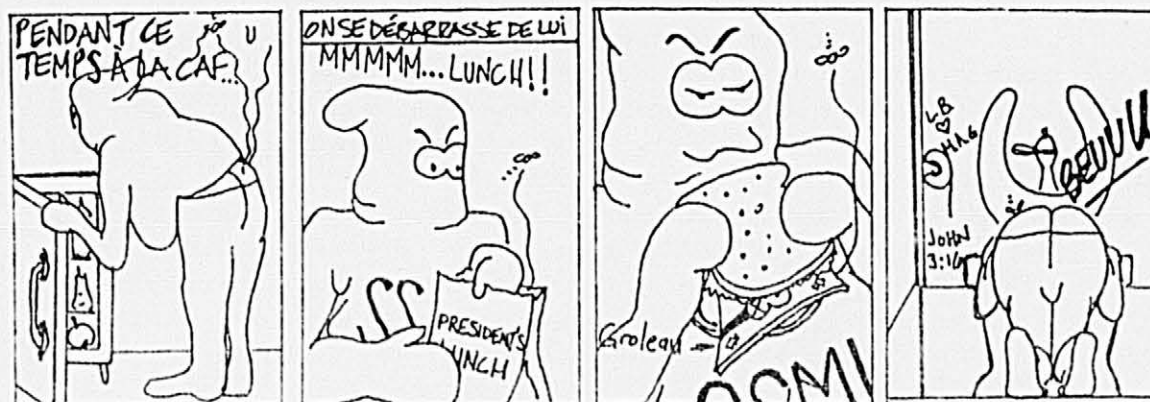
En effet, si une nature masculine et une nature féminine existent, ces rôles sont aujourd'hui reniés. Si nous pouvons nous féliciter d'avoir mis au monde un troisième sexe, soit le « neutre », ce n'est certainement pas à notre avantage. Il est clair que nous en souffrons: la na-

ture du « neutre » n'est qu'une traite construction sociale. Tout comme les Japonais ont développé la pratique du massage pour permettre à l'individu d'oublier un instant l'entreprise, aurons-nous bientôt besoin d'instaurer des séances de renaturalisation obligatoires?

Négligeable au premier abord, ce problème est grave en réalité. Tension, malaise et frustration ont été accumulés dans les dernières années jusqu'à ce qu'ils soient acceptés comme tels. Au nom du soi-disant respect des uns et des autres, nous avons accepté l'interdit et sommes devenus une génération passive, retournée sur elle-même, désabusée, désintéressée.

Contrairement à ce que nous avons tendance à penser, féminisme et utopie égalitaire ne sont pas contraires à cette vision des choses. Ils profiteraient justement d'une reconnaissance des rôles naturels respectifs pour que l'individu dépasse la différence biologique et devienne un « être humain accompli ». Tant que nous nous comporterons dans la rue comme des embryons indéfinis, nous ne pourrons jamais développer au maximum nos possibilités sociales.

Avis à tous: il existe une juste mesure entre le compliment, le sourire, le regard... et le viol!



SUITE EN PAGE 13

LA RELIGION ET LA SEXUALITÉ

Le Sexe des anges

VANESSA PHILIPPE

L'amour est un terme utopique qui a soulevé et soulèvera encore longtemps bien des polémiques. Et quand on parle d'amour, on ne peut omettre la sexualité. « L'amour n'est que l'échange de deux fantasmes et le contact de deux épidermes », disait Chamford. La religion catholique n'est sûrement pas de cet avis. Si cette grande institution reconnaît l'incertitude de l'acte, elle émet toutefois des réserves qui peuvent paraître désuètes.

Le dogme sacré qui berça la légende d'Adam et Eve n'a plus le même écho aujourd'hui. « Tu ne croqueras pas la pomme », certes, mais comme dirait Magritte : « ceci n'est pas une pomme ». C'est la perception que l'on a de la pomme, c'est-à-dire de l'amour. Nos deux ingénus étaient tombés dans le piège, victimes de leurs basses conditions humaines. La tentation était trop forte pour leurs papilles gustatives salivant devant une pomme rouge, juteuse et croquante à souhait. La pomme du plaisir... Comment s'y soustraire ? À quoi bon imposer une résistance au plaisir quand on sait pertinemment que cette règle sera vaine ?

Il faut être nuancé et peser ses mots lorsque l'on critique la religion. La majorité des Occidentaux ont depuis longtemps reconnu dans la doctrine de l'Église catholique romaine le pouvoir, le principe supérieur duquel dépend sa destinée et à laquelle obéissance et respect sont dus. Le catholicisme, par définition, est une religion chrétienne au sein de laquelle le pape exerce l'autorité en matière de dogme et de morale. Mais cette autorité est-elle justifiée pour autant ?

Elle a en tout cas perdu des plumes le jour où Jean-Paul II, l'homme de la Parole et principal représentant de Dieu, a donné son verdict : contre le virus du sida, une seule solution, la fidélité et l'abstinence ! Autrement dit, n'utilisez pas le condom et ne faites plus l'amour. Comment un seul homme peut-il interdire à des gens normalement constitués ce qui est le symbole même de la vie ? Liées au fléau dévastateur qu'est le sida, de telles paroles ont fait scandale aux oreilles du monde moderne.

Certes il faut comprendre la règle de vie que préconisait, et préconise toujours, l'Église catholique : soyez fidèle à votre mari et ne

faites l'amour que si cela est nécessaire (comprendre : quand vous voudrez un enfant). Prenons l'exemple des petits villages de Lorraine dans le nord-est de la France. Les pratiques ecclésiastiques y sont quelque peu archaïques. Le curé est maître du village et contrôle la situation. Il possède le pouvoir d'interdire l'accès à l'église à celle qui aurait commis l'adultère, ou à une quelconque jeune fille du village qui aurait eu une relation sexuelle avant son mariage. Pécheresses et

damnées de tous les Saints, ces dernières n'ont plus qu'à se cacher et à se repentir.

De ce point de vue, qu'en est-il des homosexuels ? Combien de prêtres et de curés ont basculé vers l'homosexualité ? Ils ne sont que des humains, ce ne sont pas des anges, encore moins des Dieux...

Interdire, prêcher, prier, pourquoi pas ; mais qu'un prêtre rende coupable ceux qui commettent les mêmes fautes compromettantes que lui, voilà un paradoxe flagrant,

au cœur même de l'institution chrétienne. Le dicton « ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse » prend ici toute sa valeur.

L'épisode des garçons de Saint-Vincent a marqué la vie de bon nombre de familles au Canada. Il a fallu quinze ans pour que le gouvernement de Terre-Neuve se décide à mener une enquête publique. Les mauvais traitements et les sévices sexuels qui ont eu cours dans cet orphelinat catholique durant les années 1970 ont cruellement marqué les jeunes garçons victimes de ces frères. Et qui a été puni pour ces actes inavouables et atrocement cruels ? On a eu peur qu'il n'y ait personne, sinon le silence et la honte. La vérité longtemps étouffée a fini par éclater un jour, menant le

frère Lavin, mais aussi l'Église et l'État au banc des accusés.

Le monde contemporain n'est plus dupe, ou l'est de moins en moins. La population s'affirme toujours davantage contre ces prêtres et frères qui dictent la règle et s'arrogent le droit de condamner et de diriger.

« Devant l'amour qui ose parler d'enfer ? », s'interrogeait Baudel. Le catholicisme d'aujourd'hui a cessé de faire peur à ses disciples. L'amour avant le mariage existe, les condoms courent sous les jupons et l'hermétisme du mariage, serment de fidélité devant Dieu, est de plus en plus dévalorisé. Au fond, la religion peut demeurer fixée dans ses dogmes ; mais la population, en toute liberté, a le loisir de les rejeter.

LES TABOUS AU SEIN DU COUPLE

Tabou zillé la relation

MAGALI BOISIER

La communication est à la base de toute relation durable, me rabâche ma grand-mère, quand je viens pleurer dans ses jupons. Moi je veux bien, mais c'est plus facile à dire qu'à faire ! En cette fin de siècle, où les relations homme-femme se sont considérablement ouvertes et libéralisées, où il est dorénavant possible de dévoiler ses désirs et ses problèmes les plus intimes, tous les tabous ne sont pas tombés. Il reste toujours difficile de parler de certains sujets.

Tabous, interdits : attention, terrains glissants, diplomatie et détours sont de rigueur ! La demande en mariage dès la première rencontre, ce n'est apprécié que dans les contes de fées ! De même, si l'homme à qui vous tenez le bras se retourne dans la rue dès votre premier rendez-vous, ça n'annonce rien qui vaille pour votre toute nouvelle relation. Chaque couple s'impose un certain nombre de règles à respecter. Établis instinctivement ou de façon consciente, les

tabous peuvent toucher à tous les aspects de la relation. Un jeune couple peut refuser de parler mariage tandis que l'argent reste une zone souvent laissée dans l'ombre. Les débauches bacchanales du beau-père ou tout simplement les goûts vestimentaires du conjoint sont quelques-uns des sujets que l'on peut chercher à éviter. Les tabous existent mais, comme toute autre chose, leur degré d'importance dépend des conditions dans lesquelles ils surviennent.

Les « interdictions » au sein d'un couple sont en fait de deux ordres : sociaux et stratégiques. Parler de son ex à longueur de journée, draguer une fille en présence de « l'officielle » est à la fois déconseillé, pour la bonne entente du couple, et condamné sur le plan social. Si le couple conserve des positions très divergentes sur le plan de la politique ou de la religion, ces sujets seront probablement évités pour ne pas créer inutilement de tensions. Il reste toutefois assez difficile de classer clairement les tabous dans l'une ou l'autre de ces

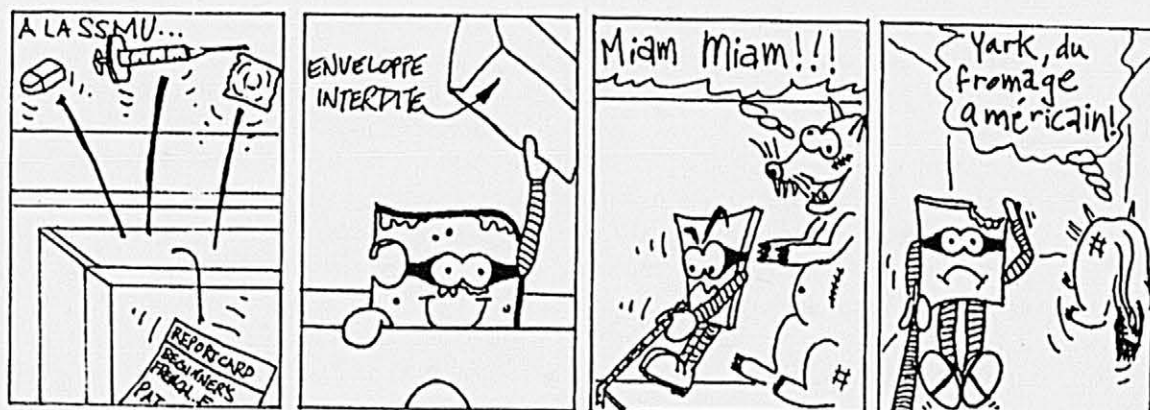
catégories : l'aisance de chacun sur ces sujets délicats est couramment dictée par la conscience des convenances sociales prônées par une société donnée. Vivre ainsi dans une société où la libération de la femme et la diminution de l'influence religieuse a permis à de nombreux couples de s'exprimer plus librement sur le plan de leur personnalité et de leur sexualité. Une jeune femme élevée en Europe ne se sentira pas mal à l'aise de parler de son corps à son compagnon : la société dans laquelle elle a été élevée y fait aujourd'hui allusion presque avec obsession.

Il n'est pas faux d'expliquer certaines de ces restrictions par l'influence de la religion. Qu'il s'agisse d'un geste ostentatoire tel que le port du voile chez les musulmans ou d'un commandement plus discret tels que les préceptes catholiques, nos actions sont guidées par ces obligations, plus ou moins intériorisées par la société. Plus le couple se conformera aux lois de sa religion, plus il abordera la question des relations sexuelles, par

exemple, avec circonspection. La morale et les préceptes auxquels ils se conforment leur imposent en effet une certaine censure dans ce domaine.

Évidemment tout cela dépend de la culture dans laquelle chaque partenaire a été élevé et de l'aisance de chacun face à certains sujets. Si vous tournez de l'œil dès que votre petite amie aborde le sujet des douleurs menstruelles, vous serez peu enclin à lui conseiller la marque de médicaments mise récemment sur le marché. Parler de son apparence physique à son partenaire peut également être perçu de façon très différente, selon que vous vous perdez en compliments, en critiques, que vous parlez de visage ou de fesses ! Sur ce point, les « vieux couples » auront plus tendance à connaître les points de tension de leur relation et sauront comment présenter ou éviter un sujet « à risque ». Un couple ensemble depuis de nombreuses années aura moins de difficulté à mettre en pratique ses fantasmes, à aborder les sujets intimes qui sont souvent relégués sur l'étagère des interdits (citons à tout hasard l'intérêt particulier que conserve Monsieur pour les vidéos porno ou les positions préférées et les manies sexuelles de Madame) par le minuscule petit couple tout frais de l'an dernier.

En fait, n'est tabou que ce que l'on considère comme tel et chacun a une image différente de ce que ce terme recouvre. Communication, communication, ma foi, la grand-mère, elle n'a pas si tort que ça !



Avec un grand P lumineux

(HISTOIRE D'UN PREMIER CONTACT)

PHILIPPE LEMAY-BOUCHER

À intervalles réguliers, ils polluent la Main de leurs enseignes lumineuses, criardes et agressives. Les titres, ridicules et dignes d'auteurs aux facultés affaiblies, invitent les passants à pénétrer dans les cabines privées. Bien installés sur la grande artère de Montréal, les *Peepshows* occupent des places de choix que bien des commerces ne pourraient se permettre de louer.

En effet, ces endroits roulent sur l'or, grâce à leurs quelques centaines de clients hebdomadaires. Ces temples de la pornographie, Mecque des pèlerins en quête de nouveauté (ie. la dernière trouvaille de Monsieur l'Infatigable) accrochent les regards et titillent, à di-

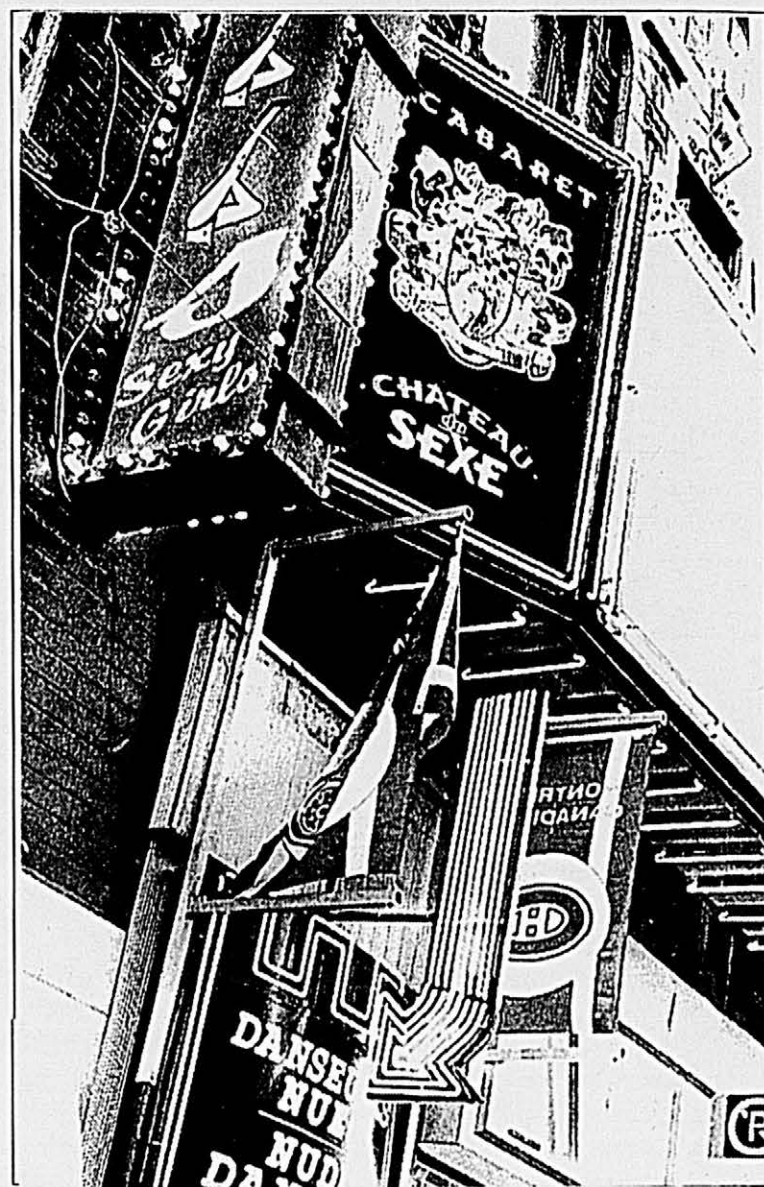
vers degrés, la fibre masculine de tout un chacun.

Pour le campagnard au flegme britannique que j'incarne, le premier établissement rencontré me fit éclater d'un rire bien gras. Mais je dus rapidement revenir sur Terre: si ce n'est le commerce des armes, il n'y a rien de plus sérieux que ces endroits sordides. Pressé d'écrire sur le sujet, je profite donc d'une nuit sans lune (idéale pour le camouflage sur Ste-Catherine) et je me glisse à l'intérieur.

Surpris par mon aisance à franchir la porte, je découvre un intérieur à l'éclairage tamisé, où s'agit une faune nocturne insoupçonnée. Quelques personnes (exclusivement des hommes) font la ronde

parmi la trentaine de cabines occupant le rez-de-chaussée. « Pardon, combien ça coûte pour un épisode théâtral? », que je demande à un colosse visiblement surpris de me voir là. « C'est un dollars pour cinq minutes ». Le jugeant sympathique, je poursuis sur ma lancée et lui demande ce que font tous ces mâles à attendre à l'extérieur des cabines. Un peu gêné, il me répond tout bas « tu vois à l'intérieur des cabines il y a de la place pour deux... ». Alors je comprends. Ils attendent et choisissent leur partenaire éventuelle. Du coup, je me sens angoissé, mais sans attendre, mon interlocuteur poursuit « tu sais, il n'y a pas de mal à ça, ce n'est qu'un petit film, on vient ici pour se détendre ». La philosophie de l'endroit ayant soudain fait augmenter la tension, je ne pense plus qu'à quitter ce microcosme étranger, qui ne cesse de me scruter depuis mon arrivée... Vite, la sortie.

Malheureusement, la sortie est autrement plus perturbante que l'entrée. Quoi de pire que de perdre l'anonymat confortable des trottoirs! Le prosélyte y sentira une forte impression de culpabilité, et la peur pressante



d'être reconnu. Pire encore que d'être taxé de pervers, ce commentaire sous-entendu qui hante le centre-ville en entier: « le pauvre...

si c'est là qu'il est rendu, on ne peut que le prendre en pitié, ne le privons pas de ce dont il a besoin ».

Le tabou social est extrêmement fort: mon aventure ne dura qu'une dizaine de minutes, mais j'ai l'impression d'avoir baigné dans quelque chose de douteux pendant plus d'une heure. Pour le commun des mortels passant sur le trottoir, la vision d'un « fautif » entraîne un jugement sévère. Pourtant, la chose est aussi légale que d'acheter un paquet de Gitanes à la tabagie du coin ou encore que de boire son lait à même le contenant. Mais cette sale étiquette vous colle à la peau jusqu'à ce que vous ayez semé les quelques indésirables de quelques enjambées.

Non seulement on sait ce que vous faites dans ces *peepshows*, mais on en déduit que vous cautionnez cette industrie qui traite la femme comme un objet. En y pensant, un vent de dégoût me parcourt les veines par vagues successives. Mais rien à faire, vous êtes désormais immatriculé comme obsédé et on en déduit tacitement l'image que vous pouvez avoir des femmes.

La chose est faite et le sentiment est étrange. À la recherche du plaisir, c'est meurtri et dégouté que je suis retourné à ma vie tranquille, loin des émotions et des frissons des *peepshows* de Sainte-Catherine.



CINÉMA

Accès interdit

LOUIS-PHILIPPE C. GIRARD

Se prétendant pourfendrice du mal et protectrice des innocents, notre société a érigé, pour seconder son action, un certain nombre d'institutions. Au Québec, la Régie du cinéma en est un très bon exemple. Cet établissement est chargé de classer les films en fonction de leur degré de visibilité, afin de préserver la jeunesse des violences du monde adulte.

Le système aujourd'hui en place a toutefois ses faiblesses. Le défaut de la classification actuelle, explique M. Simard, directeur de la classification, est son caractère subjectif: « Il n'y a pas véritablement de critères, avoue le directeur. Le nombre de gestes violents lors d'un film, par exemple, n'est pas un facteur déterminant dans l'analyse. C'est beaucoup plus l'ensemble de l'œuvre qui est évalué, et non les scènes individuelles ».

La Régie veut s'assurer que les « jeunes » ne soient pas choqués dans leur développement intellectuel par des images ou des thématiques qu'ils pourraient mal assimiler. La responsabilité d'une telle tâche est déléguée aux deux

membres composant le jury. Ceux-ci sont sélectionnés en fonction de leurs études dans les domaines de l'art ou des sciences sociales, ainsi que selon leurs années « d'expérience pertinentes dans le domaine ».

L'analyse des films visionnés se déroule en trois temps. Les membres du jury prennent d'abord en considération la documentation déjà disponible sur le film évalué. La pellicule est ensuite visionnée. Les examinateurs doivent enfin classer l'œuvre cinématographique en fonction « de la violence, des phénomènes reliés à la sexualité, de la thématique et des moyens employés pour l'exprimer », explique M. Simard.

Ce système de classement vise à exercer un contrôle sur les films tout en remplaçant le régime de la censure qui dura jusque dans les années soixante. À l'époque, si une scène ne convenait pas à l'écran, on coupait tout simplement la séquence. Aujourd'hui, l'attribution d'une classification produit un impact économique important en réduisant le nombre de spectateurs

potentiels. Conscients de cette dangereuse possibilité, les producteurs pratiquent eux-mêmes une autocensure de leur production. Dans un sens, les ciseaux n'ont fait que changer de mains.

Mais comment peut-on classer un film tel que *La liste de Schindler* selon une classification basée sur la catégorie d'âge? « À l'époque, on avait estimé que *La liste de Schindler* avait un caractère historique et, bien que les scènes et le sujet traité soient durs, on avait jugé qu'un jeune de treize ans était capable de faire face à une réalité aussi horrible soit-elle que l'holocauste », explique M. Simard. C'est donc davantage la violence explicite qui est réglementée; la violence insinuée est plus souvent épargnée.

De toute façon, il serait naïf de croire que la classification des films est réellement respectée. Un jeune qui désire entrer au cinéma pour voir un film jugé inapproprié pour son âge, ne rencontrera pas beaucoup d'opposition. Il est concrètement impossible de vérifier systématiquement l'âge des cinéphiles. Le même problème se retrouve au niveau des clubs vidéos. Pourtant la jeunesse n'en meurt pas...

**McGILL DAILY
ADVERTISING**
398-6790

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiants et employés de McGill (avec carte): \$4.60 par jour, \$4.05 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$5.75 par jour, \$4.90 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLER VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

AIDE DEMANDÉE

Christmas Gift Wrappers

Creative, Independent.
Locations-downtown Toronto, North York, Mississauga. Mgrs. to \$8.25/hr + bonuses. Wrappers to \$7.15/hr. Full/part time, Dec. 1-24 (416) 536-4415.

Earn \$100-200/day Master School of Bartending—bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15yrs. McGill rate. 849-2828.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students

WordPerfect 5.1. Term papers, resumes, applications, transcription of micro-cassettes. Editing of grammar. 28 years experience. \$1.75/D.S.P. 7 Days/week. Campus/Peel/Sherbrooke. Paulette/Roxanne 288-9638/288-0016

Près de McGill; Traitement de texte au laser: 1.50\$/page, CV, graphique, traduction, ...; Macintosh/PC; SF Text; 284-6050.

BILLETS

Reserved seat available for all Canadiens hockey games. Ticket prices start at \$20.00 each. Also, superb seats still available for concerts; Harry Connick Jr. (Nov. 4), Neil Young/Moist (Nov. 7) and Deep Purple (Nov. 21). Info call Joe at 766-0298 or 949-1661.

COURS/ÉDUCATION

LSAT-MCAT-GMAT-GRE:

Intensive 20 hour weekend seminars. Proven test-taking strategies. Comprehensive seminar packages for only \$225. Oxford Seminars 1-800-269-6719.

DIVERS

McGILL NIGHTLINE
398-6246

Run by students... for students. Give us a call 6pm-3am and find out what we're all about!

Reach McGill Students, staff and profs in both official languages: Advertise in The McGill Daily et le McGill Daily Français Call Boris and Letty at 398-6790/91

We're hip, we're friendly, we'll try anything once! Professional typesetting is provided free!

The McGill Daily: The best way to reach the McGill Community since 1911.

Référendum d'Automne de l'AEUM (SSMU)



mardi, mercredi, jeudi
5, 6, 7 Novembre 1996



ERRATUM

- Dans l'annonce parue la semaine dernière, le 7e paragraphe de la question soumise devrait se lire ainsi:

"Si on a une couverture déjà existante, il sera aussi possible de se retirer du régime d'assurance dentaire de l'AEUM et d'obtenir un remboursement de la prime."

- De plus, la question sur le barème de prestation de l'assurance dentaire devrait se lire ainsi:

"Consentez vous à ce que les bénéfices de l'assurance dentaire, tels qu'énumérés ci-haut, soient ajoutés au régime d'assurance accident et médicament de l'AEUM, moyennant une somme additionnelle de 5,88\$ par mois, versée à chaque session (soit 23,52\$ pour l'automne (4 mois) et 47,04\$ pour l'hiver et l'été (8 mois)), taxes en sus (présentement 9%)?"

OUI

NON

The War Amps

OPERATION LEGACY

The War Amps knows the cost of war. Our message? NEVER AGAIN! Who better to carry on the message than the young adults in The War Amps CHAMP Program for child amputees?

At Operation Legacy Seminars, Champs find out what war was really like. They view productions from our NEVER AGAIN! video series, then pass on the information.

To find out more about Operation Legacy and NEVER AGAIN!, contact:



The War Amps
National Headquarters
2827 Riverside Drive
Ottawa, Ontario K1V 0C4
Tel.: (613) 731-3821 (Ottawa) or use E-ZEE ACCESS:
Tel.: 1-800-268-8821, Fax: 1-800-219-8988
Internet: http://www.waramps.ca

Charitable Registration Number: 0286831 09



ATTENTION ATTENTION ATTENTION ATTENTION

DAILY

Publications Society
Board of Directors

MEETING

Tues. Nov. 5 1996

4:00 PM

Shatner Building

ROOM 425-6

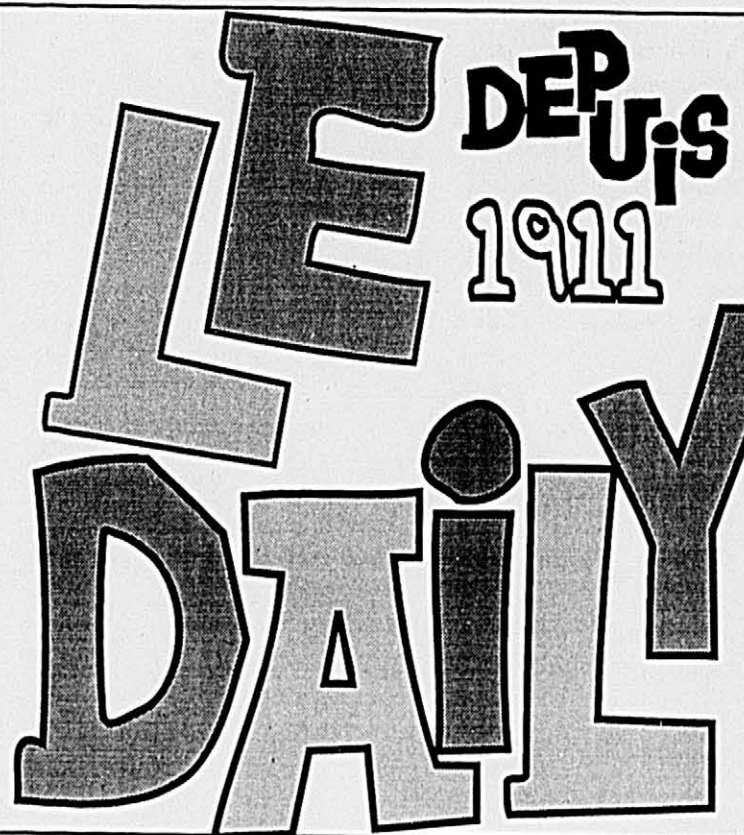
ATTENTION ATTENTION ATTENTION ATTENTION

Prix Avantageux.

En tant qu'étudiant ou membre du personnel de McGill vous avez droit à des rabais pédagogiques incroyables sur une grande variété de produits offerts au McGill Computer Store. Ces rabais sont transmis directement par les manufacturiers alors nos prix sont souvent beaucoup plus bas qu'ailleurs. Pour de plus amples renseignements, appelez-nous au 398-5025 ou venez nous voir au 112

Burnside Hall. Nous sommes aussi sur le World Wide Web à <http://www.McGill.ca/mcs>.

MCS
McGill Computer Store



Department of English Drama & Theatre Program
presents

SIR GEORGE ETHEREGE'S

THE MAN OF MODE



"Dressed to Undress"

~ 1660s collides with the 1960s ~

Directed by MYRNA WYATT SELKIRK
Assistant Directed by VANYA ROSE

November 13 - 16 & 20 - 23, 1996 at 8:00 pm
MOYSE HALL
Arts Building, 853 Sherbrooke Street W.

Admission Prices: \$12 / \$6
Groups \$8/\$5
Adult / Student and Seniors

2 for 1 on Thursday, Nov. 14 & Wednesday, Nov. 20, 1996

TICKETS: 398 - 6070

Wheelchair Accessible

Drop by Shatner B-07 to win tix to the Nov. 14th performance of "The Man of Mode."

Fais pas ci Fais pas ça

de Jacques Dutronc

Viens ici mets toi là
Attention prends pas froid.
Ou sinon gare à toi
Mange ta soupe allez brosses toi les dents
Touche pas ça fais dodo.
Dis papa dis maman

fais pas ci, fais pas ça
à tata prout-prout celet
à cheval sur mon bidet

Mets pas tes doigts dans le nez
tu seras encore ton pource
qu'est-ce que t'as renversé
fume les fèves ouvre ta bouche
ronge pas tes ongles si bain
va te laver les mains
ne traverse pas la rue
Benin t'entends tutute
Refrain

laisse ton père travailler
mais donc faire la vaisselle
aide de le chamaille
réponds quand on t'appelle
sois poli dit merci!
à la dame laisse la place
c'est l'heure d'aller au lit
faut pas rater la classe
Refrain

Tu me fatigues je n'en peux plus
dis bonjour dis bonsoir
ne cours pas dans le couloir
sinon t'entends tutute
Fais pas ci fais pas ça
viens ici ôte-toi de là
prend la porte sort d'ici
écoute ce qu'on te dit
Refrain

Heute de mille tête de mario
tu vas recevoir une botte qu'est-ce que
t'as fait de mon peigne
je ne le dirai pas 2 fois
Tu n'est qu'un bon à rien
je le dis pour ton bien.
si tu ne fais rien de meilleur
Tu seras le meilleur

Refrain
Vas en faites pas les gars
Moi aussi on m'a dit ça
fais pas ci fais pas ça
et j'en suis arrivé